

5843.99
L116 ne/2

Double

MADAME A.-B. LACERTE

NÉMOVILLE

154485

BIBLIOTHEQUE
MUSEE D'ARTS ET
D'HISTOIRE

OTTAWA
IMPRIMERIE BEAUREGARD
1917

154485

Némoville

Adèle Bourgeois



Beauregard, Ottawa, 1917

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

MADAME A.-B. LACERTE

NÉMOVILLE

OTTAWA
IMPRIMERIE BEAUREGARD
1917

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Préface](#)

I — [L'abbé Bernard](#)

- II — [Un naufrage](#)
- III — [Une terre étrange](#)
- IV — [Une grande découverte](#)
- V — [Morte morieris](#)
- VI — [Le gouverneur](#)
- VII — [Némoville](#)
- VIII — [Une épave](#)
- IX — [Gaétane](#)
- X — [Coup d'œil sur Némoville et ses habitants](#)
- XI — [Le mystérieux sous-marin](#)
- XII — [La messe de minuit](#)
- XIII — [Gaétane cherche un emploi](#)
- XIV — [L'hôpital de Chantal](#)
- XV — [Une réunion mondaine à Némoville](#)
- XVI — [Le portrait](#)
- XVII — [La catastrophe](#)
- XVIII — [Le retour de Paul Lamontagne](#)
- XIX — [Un terrible réveil](#)
- XX — [Heures désespérantes](#)
- XXI — [La fin d'un bandit](#)
- XXII — [Le rocher perdu](#)
- XXIII — [L'île aux albatros](#)
- XXIV — [Le drapeau de Némoville](#)
- XXV — [Le mont Bernard](#)
- XXVI — [Le retour](#)
- XXVII — [Un chacal](#)
- XXVIII — [L'attente](#)
- XXIX — [Où l'on revoit les personnages qui nous ont intéressés](#)

[Vogue, frêle nacelle](#)

PRÉFACE.

Les récits de Jules Verne ayant peuplé jadis ma jeune imagination, j'ai essayé de faire revivre ce grand conteur de voyages et d'aventures, en publiant ce livre.

C'est au souvenir de *Vingt mille lieues sous les mers* et *L'île mystérieuse*, qui en fait suite, que j'ai intitulé mon livre *Némoville*, à la mémoire du capitaine Nemo, inventeur-propriétaire du *Nautilus*. On retrouvera le *Nautilus* dans mon récit ; je l'ai retiré de l'abîme pour quelque temps. Ceux que ce grand sous-marin a intéressés autrefois, seront heureux sans doute, d'en entendre parler de nouveau.

Mon livre, je le recommande à ceux seulement qui aiment les aventures ; cependant ceux qui préfèrent le sentimental, suivront avec intérêt, je n'en doute pas, les deux héros Gaétane et Roger.

CHAPITRE I.

L'ABBÉ BERNARD

On était au vingt-quatre octobre 1875, à huit heures du soir. La soirée était magnifique, quoiqu'un peu fraîche.

Dans les allées d'un jardin, qui contenait encore quelques fleurs tardives, un prêtre se promenait en récitant dévotement son rosaire. Ce prêtre pouvait avoir quarante ans, ou quarante-cinq, peut-être. Sa figure intelligente et belle, était jeune encore, quoique des cheveux blancs se mêlassent à ses cheveux blonds. Ce prêtre c'était l'abbé Bernard. Sa santé chancelante ne lui permettait pas d'exercer le saint ministère, et il était en visite chez un curé de ses amis. Sans doute l'abbé Bernard était toujours prêt à accourir au chevet d'un mourant et, quoiqu'il fût au repos complet, il ne se laissait pas aller à l'inaction.

Le jardin où l'abbé Bernard se promenait, en ce soir d'octobre, appartenait au presbytère, et il était situé sur le bord de l'Océan. Les flots de l'Atlantique venaient battre aux confins mêmes du jardin. L'abbé aimait à contempler l'immensité, qui le portait à méditer sur la grandeur et la puissance du Créateur. Rien, pour lui, n'était plus impressionnant que l'Océan, car rien, selon lui, ne parlait plus hautement de Dieu. La mer avait toujours eu un puissant attrait pour l'abbé Bernard : s'il ne s'était pas consacré au sacerdoce, il n'aurait pas choisi d'autre métier que celui de marin, se disait-il, parfois... Mais la voix de Dieu s'était fait entendre, il n'y avait pas résisté.

L'abbé Bernard, un peu fatigué de sa promenade, s'assit sur un banc du jardin, dans l'attitude d'une profonde méditation. Les flots venaient mourir à ses pieds, et leur clapotage semblait être l'écho d'un hymne d'adoration, qui montait de son âme poétique et pieuse.

Tout à coup le prêtre sursauta au bruit d'une voix, qui disait auprès de lui :

— « Est-ce bien à l'abbé Bernard que j'ai l'honneur de parler ? »

L'abbé tourna la tête et vit, appuyé au banc où il était assis, un homme à l'allure de marin. Le prêtre ne l'avait pas entendu arriver.

— « Oui, mon ami, que puis-je faire pour vous ? »

— « Veuillez me suivre monsieur l'abbé, je vais vous conduire auprès d'un mourant. Venez, venez vite. »

— « Je vous suis. Je cours au presbytère, chercher ce qu'il me faut, et, dans un instant, je suis à vous. »

L'abbé entra dans le presbytère et se rendit à la bibliothèque. Le prêtre qui lui donnait l'hospitalité n'y était pas. L'abbé Bernard lui écrivit à la hâte quelques mots, pour le prévenir de son absence, puis, il prit un paletot chaud et quelques menus objets, dont il pouvait avoir besoin, et quitta le presbytère.

Arrivé au jardin, il aperçut le marin, qui semblait l'attendre avec impatience :

— « Nous allons par eau, monsieur l'abbé », dit-il sans préambule. Le prêtre s'installa sur le banc d'un yacht à la forme étrange, et l'on partit. Un silence complet régnait à bord ; on n'entendait que le bruit de la machine faisant mouvoir le yacht. L'abbé Bernard essaya bien de poser quelques questions au marin, mais celui-ci ne l'entendit pas, sans doute, car il ne répondit pas.

Au bout d'une heure, à peu près, de cette navigation silencieuse, sur une mer très calme, le marin quitta sa machine et s'approchant du prêtre, lui dit, d'un ton très poli :

— « Je le regrette, monsieur l'abbé, mais il faut que vous consentiez à vous laisser bander les yeux. »

— « Que signifie ce mystère ?... je refuse, » répondit l'abbé.

— « Il le faut », reprit son compagnon, sans rudesse, et je vous donne ma parole qu'il ne vous sera fait aucun mal. »

Et sans laisser au prêtre le temps de répliquer, il lui jeta sur la tête un sac de toile goudronné, qu'il ficela étroitement. L'abbé n'essaya même pas de se défendre ; on ne pouvait lui vouloir aucun mal, à lui qui n'avait fait que du bien toute sa vie. D'ailleurs, il n'était pas de force à lutter contre le robuste matelot.

L'abbé Bernard crut entendre un bruit étrange, comme si les flots se fussent entr'ouverts pour avaler le yacht ; mais il se dit que c'était un jeu de l'imagination, car la navigation continuait rapide et calme ; elle continua encore une heure, au moins, puis il sentit l'embarcation s'arrêter soudain. Il entendit alors des bruits de voix et des piétinements, puis une main saisit la sienne, et quelqu'un lui dit sans rudesse :

— « Suivez-moi, monsieur l'abbé. »

On fit quelques pas — une cinquantaine, peut-être — puis, le prêtre sentit qu'on enlevait son bandeau ; il vit qu'il se trouvait dans une chambre vivement éclairée à l'électricité, au milieu de laquelle, sur un lit d'une extrême propreté, reposait un mourant.

CHAPITRE II.

UN NAUFRAGE.

Deux ans avant les événements racontés dans le précédent chapitre, un petit paquebot luttait contre les flots de l'Océan Pacifique. Cette mer ne justifie pas toujours son nom, et, en ce jour du quatre juin 1873, elle présentait un aspect effrayant. Le paquebot luttait, et luttait bravement, mais le vent soufflait de l'ouest, causant un épouvantable roulis. Des paquets de mer embarquaient, ce qui contraignait ceux qui n'étaient pas au service du bord de se réfugier dans leurs cabines ou dans le salon. On pouvait voir à l'arrière du bateau, son nom, écrit en larges lettres noires, sur le bois peinturé en blanc : « Queen of the Waves », il appartenait à une compagnie de San-Francisco.

Les passagers, peu nombreux, une cinquantaine en tout, étaient des émigrés, mais non des émigrés de basse origine, sans instruction, sans éducation. Il y avait parmi eux quelques avocats, deux médecins, des ingénieurs, des mécaniciens. La fortune ne leur avait pas souri chez eux, ils cherchaient un pays plus favorable ; voilà tout.

Le paquebot continuait toujours son affreux roulis. Tout à coup, une énorme masse d'eau de mer envahit le pont du « Queen of the Waves », éteignant les feux, et causant de légères explosions.

Une panique était à craindre, car le paquebot, dont le gouvernail fonctionnait à peine, dans cette tourmente, ne parvenait pas à se maintenir. Le « Queen of the Waves » n'était plus qu'une épave, ballottée de tribord à bâbord. Les passagers se sentaient perdus.

Et pas une terre en vue !... En vain les lunettes marines fouillaient-elles l'horizon : on ne voyait rien, rien. Situation terrible ! Les lamentations des

femmes, leurs cris désespérés se mêlaient aux bruits de la tempête, tout espoir de salut semblait perdu.

Mais, vers les trois heures de l'après-midi, l'homme de quart cria d'une voix retentissante : « Terre !... Terre !... À tribord, devant. » Le pont du « Queen of the Waves » se couvrit de passagers à l'instant, et à une distance de cinq milles, à peu près, ils purent voir se dessiner une sorte de promontoire. Était-ce la terre ferme ?... Était-ce seulement une île ?... Mais qu'importe : continent ou île, ce morceau de terre, c'était le salut, si on pouvait l'atteindre.

L'homme à la barre redoubla d'efforts. Le bateau n'était plus qu'à un mille de terre, quand il donna contre un récif. Aussitôt, le « Queen of the Waves » se coucha sur le flanc, et on comprit qu'il ne se relèverait plus. Mais les passagers étaient tous des hommes d'intelligence et de cœur. Ils aidèrent les matelots à mettre les chaloupes à la mer — il n'y en avait que quatre — et, en risquant cent fois leur vie, les passagers furent mis en état de se sauver.

Malheureusement, la dernière chaloupe, contenant le capitaine et les hommes de l'équipage, effleura un brisant de trop près, et on la vit s'enfoncer dans les flots bouillonnants de l'Océan. C'était un grand malheur, car, si on parvenait à dégager le paquebot, comment parviendrait-on à lui faire reprendre la mer, sans capitaine et sans matelots !

Hélas ! on ne pouvait s'attarder à pleurer cette perte de l'équipage, il fallait aviser au plus pressé, et le plus vite possible. Quelques-uns des naufragés se dévouèrent : ils firent plusieurs voyages au bateau échoué, et en rapportèrent des provisions, des couvertures, des armes, etc. Ils firent bien, car deux heures plus tard, le « Queen of the Waves » se brisait contre les récifs, et il n'en resta plus, bientôt, que des débris flottants, sur la mer en furie.

CHAPITRE III.

UNE TERRE ÉTRANGE

Sur quel point du globe était-on ?... Les instruments manquant, on ne pouvait faire le point. La seule chose certaine, c'était qu'on était sur une terre du Pacifique ; il fallait se contenter de ce renseignement, pour le moment.

Cette terre, sur les côtes de laquelle le « Queen of the Waves » avait fait naufrage, était étrange : ce n'était partout qu'arbres renversés, excavations profondes ; en certains endroits, on eût dit que le granit, qui formait la base du sol, avait été ouvert, séparé en deux par quelque cataclysme. Évidemment, un tremblement de terre s'était produit là, à une époque peu éloignée : les plus entendus parmi les naufragés fixèrent cette date à deux ou trois ans au plus.

On ne voyait pas un être vivant, ni homme ni bête. Ce sol avait-il déjà été habité ?... Rien ne pouvait le faire supposer. Et pour le moment, les naufragés durent céder à une préoccupation plus impérieuse : celle de se reconforter par un peu de nourriture et de se reposer, car tous étaient, on le devine, exténués de fatigue. Sans même prendre la peine d'allumer un feu, chacun improvisa son repas de quelques conserves froides, puis se roula dans sa couverture, et s'endormit, confiant la garde du campement au chien « Turko », qui appartenait à un jeune ingénieur du nom de Roger de Ville.

Le lendemain, l'orage s'était calmé ; il faisait un soleil radieux, dont les chauds rayons mirent un peu d'espoir au cœur des naufragés. Lorsqu'on eut déjeuné, et, cette fois, on se paya le luxe de café brûlant, il fut décidé qu'on irait en excursion de découverte. Il était important de savoir quelle était la nature de la terre sur laquelle on se trouvait ; était-ce une île ou bien le continent ? Tous les naufragés essayaient de se convaincre que cette

dernière hypothèse était la bonne, car si l'on était sur le continent, il serait assez facile de regagner les régions habitées ; si, au contraire, on était sur une île inconnue... On ne voulait même pas s'arrêter à cette supposition, elle était trop épouvantable.

Mais dans tous les cas, les pauvres naufragés se confiaient en la Providence, qui ne pouvait pas les abandonner, et leur viendrait certainement en aide.

Deux jeunes gens, Roger de Ville et Paul Lamontagne, offrirent d'aller à la découverte. Ils voulaient atteindre le sommet d'une montagne, haute de sept ou huit cents pieds, qui se dressait majestueuse, à peu de distance. Du haut de cette montagne, on verrait la terre s'étendre à perte de vue, ou bien on apercevrait la mer l'entourant, hélas ! d'un cercle presque infranchissable pour les naufragés.

Roger et Paul partirent donc, vers les neuf heures, de l'avant-midi. Ils emportaient des provisions, deux couvertures de voyage, deux carabines, un câble solide et une lunette marine puissante. Il fut décidé qu'on laisserait Turko en campement ; mais lorsque le chien vit partir son maître, il fut impossible de le retenir. Au fond, Roger, n'était pas fâché de l'emmener, il n'aimait pas à être séparé longtemps du fidèle animal.

Les souhaits de bon voyage ne manquèrent pas aux excursionnistes, et on les suivit des yeux, aussi longtemps qu'on put les apercevoir.

Ce n'est pas mon intention de vous donner de longs et minutieux détails de cette excursion et de toutes les difficultés que les voyageurs rencontrèrent en route ; essayez, si vous le pouvez, de vous faire une idée de ce que peut être une promenade de ce genre, dans un pays inconnu, coupé de ravins et rendu presque impraticable par mille difficultés naturelles. Ce ne fut que vers le soir, que Roger et Paul atteignirent le haut de la montagne.

Ils n'auraient pu choisir un meilleur observatoire et tous deux, à tour de rôle, promènèrent la lunette marine sur l'horizon. Puis, ils se regardèrent, et dirent presque simultanément, avec une note de découragement dans la voix :

— « C'est une île. »

Et Roger ajouta : « Une île volcanique. »

— « Que Dieu nous garde ! » répondit Paul.

Les deux amis redescendirent dans la vallée et continuèrent leur route, cherchant un endroit favorable pour passer la nuit. Ils restaient silencieux, maintenant, n'osant se communiquer les sombres pensées qui les assaillaient. Quelle horrible nouvelle ils auraient à rapporter à leurs compagnons, le lendemain !... Et tous deux songeaient : comment sortir d'ici ?... Construire un radeau, peut-être, mais comment le diriger ?... on ne savait pas en quelle partie de l'Océan on se trouvait, le « Queen of the Waves » s'étant échoué, après avoir battu la mer comme une épave.

Bientôt, Roger et Paul s'arrêtèrent, ils avaient atteint le bord de la mer, et c'est là qu'ils voulaient passer la nuit. L'endroit était idéal dans sa sauvage beauté, avec ses caps plongeant à pic dans les flots, ses grottes profondes et ses immenses blocs de granit superposés, et qui semblaient n'attendre qu'une poussée de quelque géant pour s'effondrer dans l'eau bouillonnante. Mais nul vestige de végétation ne s'y voyait, et par des signes, qui ne pouvaient tromper les yeux experts de Roger, les deux jeunes gens comprirent que cet endroit avait été récemment visité par un tremblement de terre. Constatation peu réjouissante on en conviendra, dans de telles circonstances.

L'Océan offrait, cependant une particularité, qui ne manqua pas d'intéresser les deux amis malgré les angoisses de l'heure présente ; l'eau était si limpide que le regard pouvait plonger à une grande profondeur : quand les vagues se retiraient, on voyait même le fond de la mer, on apercevait les poissons qui nageaient entre deux eaux. Mais les jeunes gens étaient si fatigués qu'ils ne s'attardèrent pas à de vains commentaires, ils s'enveloppèrent de leur couverture et s'endormirent profondément.

CHAPITRE IV.

UNE GRANDE DÉCOUVERTE

Roger et Paul s'attardèrent à leur déjeuner, le lendemain matin ; ils se concertaient, essayaient d'ébaucher des plans d'évasion, dont ils sentaient l'inutilité. Ils avaient la conviction que les naufragés du « Queen of the Waves » étaient voués à une mort certaine, sur ce rocher désert. Hélas ! la vie ne les avait pas traités en enfants gâtés, jusqu'à ce jour, mais ils l'aimaient quand même, cette marâtre, et ils se promirent, avec toute l'énergie de leur vingt ans, de trouver un moyen de s'arracher au sort horrible qui les guettait.

Avant de retourner au campement, ils voulurent explorer davantage les bords de la mer. Et, malgré les pensées tragiques qui assombrissaient leur esprit, ils subissaient le charme attirant de cette nature grandiose et terrible. Cette limpidité de l'eau était si extraordinaire qu'ils croyaient être le jouet d'une illusion. Tout à coup, Roger posa la main sur le bras de Paul :

— « Vois, donc, dit-il, quel monstre !... »

Et du doigt, il désignait une forme monstrueuse, en effet, qui restait immobile, à dix pieds à peu près, dans la mer.

— « Ce n'est ni une baleine, ni un requin, dit Paul, il n'en existe pas de cette taille. »

Et disant cela, il fit rouler un quartier de roc dans l'eau, à quelques toises à peine du monstre. Mais celui-ci resta immobile.

— « C'est singulier, dit Roger, j'ai envie de plonger et d'aller à la découverte. »

— « Y songes-tu, répliqua Paul, ce serait courir à une mort certaine, le monstre ne ferait de toi qu'une bouchée. »

— « Pourtant, je veux savoir à quoi m'en tenir, reprit Roger, d'un ton déterminé. Je vais m'attacher le câble autour de la taille et plonger tout simplement. L'eau est si limpide que tu pourras suivre tous mes mouvements, et si tu vois que je cours un danger, tu haleras le câble, et tout sera dit. »

Malgré les remontrances de Paul, Roger fit ce qu'il avait dit, et bientôt il se laissa glisser dans la mer. Il n'y resta pas longtemps. D'un coup de talon sur le monstre, il revint à la surface.

— « Hale le câble, cria-t-il, hale, hale ! »

Puis, lorsqu'il fut revenu auprès de son ami, il continua d'une voix qui tremblait d'émotion :

— « Mon ami, ce n'est pas en vain que j'ai risqué ma vie, je viens de faire une grande découverte, ce monstre que tu vois là, immobile, c'est... tu ne devineras jamais ce que c'est !... »

— « Je n'ai pas l'esprit à chercher des énigmes, en ce moment, répondit Paul gravement ; tu feras mieux de me dire tout de suite ce qu'est cette chose bizarre, à laquelle tu sembles attacher une si grande importance. »

— « Eh bien ! c'est le « Nautilus, » le « Nautilus ». »

— « Le Nautilus ! » reprit Paul aussi excité que son ami, maintenant ; ce bateau sous-marin, dont les aventures extraordinaires ont tant amusé et intrigué notre imagination d'enfant. Es-tu bien sûr de ce que tu avances, Roger ? »

— « Je te dis que c'est le « Nautilus », j'ai vu son nom écrit à l'arrière ainsi que sa devise « Mobilis in mobile. » Maintenant, je me rappelle le récit fait par un certain Cyrus Smith, dans lequel il est question de la mort du capitaine Nemo, et de l'engloutissement de son sous-marin, sur les côtes d'une île inconnue du Pacifique, il y a une couple d'années. »

— « Oui, oui, je me souviens aussi, s'écria Paul, mais alors le « Nautilus » est une tombe, puisqu'il porte dans ses flancs la dépouille de son propriétaire, le capitaine Nemo. Et, puis à quoi peut nous servir cette découverte ? Si nous sommes destinés à périr sur ce rocher désert, nous ne pourrions même pas la faire connaître au monde. »

— « Je ne suis pas si facilement résigné à périr ici, et justement notre découverte nous aidera à fuir cette île dangereuse ; nous allons renflouer le « Nautilus » et nous en servir ensuite pour naviguer. À quoi te sert-il donc d’être mécanicien, s’il faut que je te prête des idées comme celles-ci, qui sont absolument de ton domaine, il me semble. »

— « Les idées extravagantes ne sont jamais de mon domaine, répondit Paul en souriant, mais dans la situation où nous nous trouvons, l’entreprise vaut d’être tentée, et je suis certain que tous les naufragés du « Queen of the Waves » penseront de même ; tu peux donc compter sur toutes les bonnes volontés pour mener à bonne fin ton hardi projet. »

— « Allons faire part de notre découverte aux autres, qui nous attendent là-bas. »

Ils partirent d’un pas plus léger ; maintenant que l’espoir leur était revenu, ils se sentaient encore prêts à faire des projets d’avenir. Roger, qui avait une imagination romanesque, et paraissait parfois bien extravagante à son placide ami, lui dit tout à coup :

— « Tu ne saurais croire comme cette découverte me bouleverse et m’émue !... lorsque je lisais l’histoire du « Nautilus », je rêvais d’habiter une ville sous-marine, avec un petit peuple de mon choix ; la terre avec toutes ses misères me semblait un domaine trop mesquin. Une ville sous-marine, reprit Roger en s’exaltant, ce serait l’idéal. »

— « Tu perds la tête, je crois, lui dit son compagnon, qui ne partageait pas son enthousiasme pour le domaine des poissons, mais si tu pouvais promettre aux futurs habitants de ta ville, de les débarrasser de beaucoup d’ennuis qu’on trouve sur cette terre, je crois que la moitié de l’univers te suivrait avec enthousiasme. »

— « Je ne badine pas, reprit Roger, mon rêve est extravagant, je le sais bien, mais il n’est pas irréalisable, et nous verrons bien. Il ne serait pas si difficile de construire d’autres sous-marins, que nous pourrions relier entre eux par des couloirs-tubes, détachables à loisir ; quand l’un des sous-marins voudrait remonter à la surface, il n’aurait qu’à se détacher des autres ; si la ville entière avait quelquefois, la fantaisie d’aller faire une expédition chez les terriens, on n’aurait encore qu’à détacher les tubes, et chaque habitant de la ville voyagerait ainsi avec toute sa maison. »

— « Ma foi, ça ne serait pas banal, dit Paul », à moitié conquis au projet de son ami.

En ce moment, Turko se mit à gambader et à lécher la main de son maître, ce qu'il faisait toujours quand il était content : « Vois, reprit Roger, Turko approuve mon projet, ce doit être de bon augure. »

— « Songerais-tu, vraiment à faire part de cette extravagance aux naufragés du « Queen of the Waves » ? demanda Paul d'un air sérieux. On pensera certainement que tu as perdu la raison. »

— « On pensera ce que l'on voudra, répliqua Roger, mais moi je tiens à la réalisation de mon rêve et je ne la laisserai pas s'échapper. J'irai seul habiter sous l'eau, si personne ne veut me suivre, mais j'irai. »

— « Non, tu n'irais pas seul, car moi, cela est entendu, je te suivrai ; au fond, tu sais, je ne serais pas fâché de faire cette niche à la terre, qui m'a tout refusé, jusqu'à présent, ce que mon ambition avait rêvé : gloire, richesse, amour. »

— « Nous passerons sur cette île le temps nécessaire à la construction des sous-marins, continua Roger, comme s'il n'avait pas été interrompu par les plaisanteries de son ami, puis nous quitterons cette région volcanique, où il ne fait pas bon de s'éterniser. »

Les deux amis continuèrent leur chemin en silence.

Leur retour fut salué avec des démonstrations de joie par les autres naufragés, qui écoutèrent avec beaucoup d'intérêt le récit de la découverte merveilleuse. Tous connaissaient l'histoire du « Nautilus » et du capitaine Nemo, et au grand étonnement de Paul, lorsque Roger, sans beaucoup de préambules, proposa son plan de ville sous-marine, il ne rencontra pas l'opposition qu'il avait redoutée.

Quelques-uns à peine firent de faibles objections, mais d'autres, parmi ceux qui avaient beaucoup souffert de la méchanceté des hommes sur la terre, témoignèrent un véritable enthousiasme pour l'idée originale du jeune ingénieur. Un homme un peu âgé et d'aspect taciturne du nom de Richard, offrit même d'avancer les fonds nécessaires à la réalisation de ce projet extraordinaire. On décida de renflouer immédiatement le « Nautilus », et dès le lendemain on se mit à l'œuvre.

CHAPITRE V.

MORTE MORIERIS.

Nous avons laissé l'abbé Bernard au chevet d'un mourant. Tout d'abord, le prêtre s'était cru seul avec le moribond ; mais bientôt, il aperçut un jeune homme assis auprès du lit. Celui-ci se leva et salua le prêtre :

— « Monsieur l'abbé Bernard, sans doute », demanda-t-il. Et, sur un signe affirmatif, il continua : « Je suis le docteur Desmarais, et cet homme est mon patient. Hélas ! je n'ai pu lui sauver la vie. Il va mourir. »

— « Il n'appartient qu'à Dieu de donner la vie ou de la reprendre », répondit le prêtre. Puis, il s'approcha du lit.

Le malade semblait dormir. L'abbé posa sa main sur le front du moribond, et celui-ci ouvrit les yeux. Il parut à la fois surpris et soulagé de voir le prêtre. Celui-ci fit signe au médecin de quitter la chambre, puis il s'assit auprès du malade, lui disant doucement des paroles d'encouragement et de consolation.

— « J'ai beaucoup de choses à dire murmura le moribond, et les instants sont si courts !... »

— « Parlez, dit le prêtre, ensuite je vous donnerai l'absolution de vos fautes et je vous administrerai les derniers sacrements de l'église. »

— « Mon père, reprit le malade, je n'ai eu qu'un amour dans ma vie, ma fille, ma Marcelle... Pour elle, pour la voir riche et heureuse, j'étais prêt à aller jusqu'au crime... »

Une quinte de toux interrompit la confession. Le malade devint d'une telle pâleur que le prêtre crut qu'il allait rendre le dernier soupir ; mais bientôt, il reprit d'une voix qui allait toujours en s'affaiblissant.

— « Un soir — il y a quatorze ans de cela — un de mes amis, Jean Demers, arriva chez moi. Il venait de perdre sa femme qu'il adorait, et lui-même, se croyant atteint d'un mal qui ne pardonne pas, partait dans quelques heures, pour aller vivre le peu de temps qu'il lui restait à passer sur la terre au pays où il était né, et où il n'avait plus aucun parent. Avant de s'en aller mourir là-bas, il avait voulu me confier sa fille, qui avait l'âge de la mienne, six ans. Il me fit promettre de l'élever selon sa fortune, qui était considérable, et me remit un portefeuille bien rempli. Je promis tout ce qu'il voulut, puis, lorsqu'il se fut éloigné après avoir pressé sa fille dans ses bras, je comptai les valeurs, sans m'occuper de l'enfant qui pleurait en appelant son père... Il faut que je me hâte, soupira le moribond, car je sens que je m'en vais vite... Je constatai donc que le portefeuille contenait pour près d'un demi-million. Et moi qui venais de perdre toute ma petite fortune dans des spéculations malheureuses... la tentation était trop forte... je succombai. Personne n'avait vu entrer cette enfant chez moi, je décidai de la faire disparaître, avant que personne ne soupçonnât son existence dans ma maison... Et sa fortune serait à ma fille...

Je dis donc à la petite que j'allais la ramener à son père et je m'acheminai vers les quais, où elle me suivit sans résistance. Un bateau était en partance. Je remis l'enfant au capitaine de ce bateau — homme au regard fuyant — et je lui remis en même temps la somme de cinq cents dollars. Le soir même le bateau partit, et l'enfant de mon ami appartenait désormais au capitaine Laurent.

Tout me réussit, pendant plusieurs années, mais il y a deux ans, je reçus une lettre de mon ancien ami, Jean Demers !... Il était guéri et m'annonçait son retour... Affolé par la nouvelle, je décidai de fuir la juste colère de celui que j'avais trahi, et je pris passage à bord du « Queen of the Waves », qui fit naufrage sur les côtes d'une île inconnue. Ensuite, je décidai de me cacher avec ma fille dans cette ville, où personne ne pouvait avoir l'idée de venir me chercher, sous le faux nom que j'avais pris. Je portais désormais le nom de Richard. »

— « Mon frère, demanda le prêtre, est-ce sous le secret de la confession que vous me dites ces choses, ou bien désirez-vous que je répare le mal que vous avez fait, s'il est possible. »

— « Oh ! réparez, réparez le mal ! » râla le mourant.

— « Alors dites-moi ce qu'est devenue cette enfant. »

— « Hélas ! je l'ignore, je ne sais pas... », souffla presque le malade.

— « Dites-moi son nom », dit le prêtre en se penchant à l'oreille du malade, qui semblait épuisé.

— « Le nom... le nom... c'est... »

Il ne put achever, la mort avait clos ses lèvres à jamais.

Hâtivement, le prêtre prononça les paroles qui pardonnent, puis il ferma les yeux du trépassé et appela le docteur Desmarais. La promptitude avec laquelle il répondit à l'appel de l'abbé fit supposer à celui-ci qu'il ne s'était pas très éloigné, mais le bon prêtre était trop foncièrement honnête pour soupçonner que quelqu'un pût prêter l'oreille aux confidences d'un mourant.

Cependant, le docteur Desmarais était un de ces hommes qui tiennent les yeux toujours baissés, et les gens qui ne savent pas regarder en face ont généralement quelque chose à cacher.

Bientôt un pas léger se fit entendre dans le corridor, la porte de la chambre mortuaire s'ouvrit et une jeune fille d'une vingtaine d'années parut. C'était Marcelle. Elle se précipita sur la dépouille de son père et se mit à gémir comme une enfant : « Mon père, mon père, mon bon père !... » Se tournant brusquement vers le prêtre, elle lui dit suppliante : « Oh ! dites-moi, vous, qu'il n'est pas mort ! »

L'abbé lui répondit par des paroles de consolation, lui parla de la résignation à la volonté de Dieu. Marcelle comprenant enfin que tout espoir était perdu, se livra à une crise de désespoir farouche, qui finit par la terrasser. Elle tomba inanimée sur le parquet.

Le médecin frappa aussitôt à la porte d'une chambre voisine, et une vieille servante parut.

— « M^{lle} Marcelle a besoin de vos soins, » dit simplement le médecin, sans plus s'occuper de la jeune fille. Il ajouta : « M. Richard est mort. »

La vieille servante fit un geste désolé, et sans regarder le mort, elle se pencha sur la jeune fille, l'enleva dans ses bras robustes et l'emporta hors de la chambre funèbre.

— « Maintenant, dit le prêtre au médecin, une dernière prière pour celui qui vient de rendre son âme à Dieu, et je retourne chez moi. »

Comme il achevait sa prière la même vieille servante reparut et lui remit un pli cacheté. L'abbé l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Le gouverneur de la ville prie l'abbé Bernard de vouloir bien suivre le guide qu'il lui envoie. Le gouverneur a des choses importantes à communiquer et une proposition à faire. »

L'abbé ne put retenir un mouvement de surprise : Que pouvait bien avoir le gouverneur à lui dire de si pressé ? Ce fut en se posant cette question que le prêtre suivit son guide.

CHAPITRE VI.

LE GOUVERNEUR.

L'abbé Bernard, suivant son guide, parcourut de longs couloirs extérieurs, tous éclairés à l'électricité. Cette promenade dura une quinzaine de minutes au plus, puis, le guide frappa à une porte et un valet vint ouvrir. « Veuillez me suivre, monsieur l'abbé » dit le valet. Et le prêtre pénétra dans un salon splendide. Il s'assit sur le fauteuil et attendit. Apercevant un magnifique orgue à l'autre bout de la chambre, il s'en approcha et se mit à jouer, car il était bon musicien. Il jouait la prière de Gounod, et mettait si bien toute son âme dans son jeu qu'il n'entendit pas entrer un jeune homme, qui s'arrêta à l'entrée de la pièce pour l'écouter. L'abbé se retournant enfin, aperçut le nouveau venu, qui lui dit :

— « Permettez-moi de vous féliciter, monsieur l'abbé ; j'ai entendu la prière de Gounod bien des fois, mais jamais je ne l'ai trouvée si belle. »

— « J'aime la musique, répondit le prêtre, et je n'ai pas su résister à la tentation d'essayer cet instrument, en attendant le gouverneur. J'espère qu'il ne tardera pas à venir, car je suis pressé de retourner chez moi. »

Le jeune homme salua en disant :

— « Je suis le gouverneur de cette ville, et je me nomme Roger de Ville. »

L'abbé eut l'air fort surpris, mais il sourit :

— « Excusez-moi, mais je croyais que le gouverneur devait être un vieillard, ou, tout au moins, un homme un peu avancé en âge. »

Roger de Ville sourit à son tour :

— « Je n'ai que vingt-quatre ans, monsieur l'abbé, mais j'ai été élu par acclamation. Tous les habitants de cette ville, à l'exception d'un seul,

étaient heureux de me confier une charge aussi importante. » Et Roger se mit à rire avec l'insouciance de sa jeunesse.

« Monsieur le gouverneur, seriez-vous assez bon de me dire immédiatement ce que vous avez à me communiquer, je suis pressé de retourner chez moi. Mais permettez-moi de vous dire que vous avez de singulières manières d'agir, dans cette ville... on m'enlève presque, on me bande les yeux... Ces façons ne sauraient avoir mon approbation, vous ne devez pas en douter, monsieur le gouverneur. »

— « Je regrette que nous ayons été forcés d'agir comme nous l'avons fait, mais il le fallait et, vous ne serez plus fâché quand je vous aurai appris ce que j'ai à vous dire. Je dois, d'abord, vous raconter l'origine de cette ville ; elle ne date que de deux ans. »

— « Je vous écoute, dit le prêtre. »

Alors, Roger de Ville fit le récit du naufrage du « Queen of the Waves » et de sa découverte du « Nautilus ».

— « Depuis l'enfance, ajouta-t-il, je rêvais d'habiter une ville sous-marine, et mon rêve s'est réalisé... Certes, nous n'avons pas adopté le système du capitaine Nemo ; nous faisons quelques excursions à terre quand cela nous plaît, mais nous préférons la vie dans la mer, qui nous est bonne. Notre ville, monsieur l'abbé, je vous la ferai voir demain, et je suis certain qu'elle vous intéressera. »

L'abbé Bernard fut si surpris — ou si émerveillé — de ce qu'il venait d'entendre, qu'il fut quelques instants sans pouvoir répondre.

— « C'est vraiment merveilleux ce que vous venez de me dire, cela tient de la féerie, et je vous félicite d'avoir pu réaliser un rêve si extraordinaire, ajouta-t-il en riant, beaucoup d'hommes qui ont des ambitions plus modestes ne parviennent pas toujours à les satisfaire ; vous êtes un heureux mortel, monsieur le gouverneur, et je me demande ce que vous pouvez bien désirer de moi et ce que je pourrais ajouter à votre bonheur. »

— « Eh bien ! oui, monsieur l'abbé, vous pourriez ajouter au bonheur de tous les habitants de Némoville, en acceptant de devenir le curé de cette ville. Acceptez-vous la proposition ? »

Le prêtre hésitait ; il avait écouté le récit de Roger avec intérêt, mais il était loin de s'attendre à une telle proposition. Cela lui parut d'abord inacceptable ; il secoua la tête en signe de refus.

— « Je ne vous ai pas dit, sans doute, la raison qui me pousse à vous faire cette offre, c'est que tous les habitants de Némoville appartiennent à la religion catholique romaine, et que vous n'y manquerez pas de bien à faire. Il y a dans cette ville des enfants nés depuis la fondation, et qui n'ont pas encore reçu le baptême, et, si vous aviez refusé de venir ici, ce soir, M. Richard serait mort sans recevoir les consolations de la religion. »

Cet exposé de faits acheva de convaincre l'abbé, qui ne voulut pas se soustraire au devoir que semblait lui tracer la Providence. Il accepta immédiatement.

Il tendit la main au gouverneur en disant :

— « J'accepte, monsieur le gouverneur, puisque je pourrai travailler ici à la gloire de Dieu. »

— « Merci, répliqua le gouverneur, vous ne le regretterez pas, je m'en porte garant. Vous devenez donc, dès ce soir, curé de Némoville. Voici votre chambre, fit-il, en ouvrant une porte donnant sur le salon. Demain, je vous ferai visiter la ville. En attendant, je vous souhaite une bonne nuit. »

On se sépara content de part et d'autre.

CHAPITRE VII.

NÉMOVILLE.

Le gouverneur attendait le curé, à la porte de sa chambre, le lendemain matin. Après s'être informé de sa santé, il l'accompagna dans la salle à manger, où se trouvait déjà Paul Lamontagne, qui sifflotait joyeusement, en attendant son ami, auprès d'une cage dans laquelle un magnifique canari égrenait des trilles savantes.

Roger présenta son ami au curé, qui lui fit aussitôt cette remarque en souriant :

« Décidément, tout le monde a l'air bien heureux ici, jusqu'à ce canari, qui semble n'en être pas moins gai parce qu'il habite le domaine des poissons. »

— « La bonne humeur est contagieuse chez nous, répliqua Paul, et cela est dû au fait qu'il ne se trouve pas d'usurier à Némoville », ajouta-t-il en riant de bon cœur.

Le nouveau curé ne put s'empêcher de rire de cette boutade, et répliqua que, sans doute, quelques-uns des habitants de Némoville avaient dû connaître ces dangereux bipèdes sur la terre, et n'avaient trouvé rien de mieux pour leur échapper que de s'enfoncer sous l'eau.

On prolongea le déjeuner, qui fut des plus joyeux — on n'avait pas l'avantage d'un nouvel hôte souvent à Némoville — et le curé plut à Roger et à Paul par son esprit autant que par sa bonté, dont il donna bientôt des preuves. De son côté, l'abbé se sentit immédiatement conquis par la gaîté de bon aloi des jeunes gens. Il avait appris, au cours de la conversation, que Paul était le secrétaire du gouverneur et l'en félicita. Ce fut Roger qui répondit.

— « Il aurait dû être le gouverneur, car dans le renflouage du « Nautilus », Paul a risqué vingt fois sa vie. »

— « J'ai fait ma part de la besogne, voilà tout, et je n'y avais pas un grand mérite, après tout, puisqu'il s'agissait de me sauver, tout comme les autres. »

Roger voulut protester, mais Paul détourna la conversation, et s'adressant au curé, il lui dit :

— « Vous allez visiter Némoville, ce matin, et faire la connaissance de vos paroissiens, je suis certain que tous seront heureux de votre visite. »

— « Némoville !... Vous avez nommé votre ville, je le vois, d'après le capitaine Nemo. »

— « Nous lui devons bien cela, répliqua Roger, puisque nous lui avons pris son bateau, dont il n'avait plus que faire, il est vrai. »

— « Tandis que pour nous, c'était bien différent, ajouta Paul. Sans le « Nautilus », nous étions condamnés à périr sur une île volcanique et déserte. Nous avons donné au capitaine des funérailles dignes de ses goûts et de ses exploits, et nous avons utilisé le bateau pour fuir les régions dangereuses où le naufrage nous avait jetés. »

— « Vous en aviez bien le droit, ajouta le prêtre, en souriant. » Il reprit : « Maintenant, je suis à vos ordres, monsieur le gouverneur. »

— « Partons, dit Roger en se levant. »

Némoville avait un mille carré de superficie ; les sous-marins étaient reliés entre eux par des couloirs extérieurs. Chacun était chez soi dans son sous-marin ; les couloirs étaient les rues de cette ville.

On n'était pas prisonnier à Némoville : chaque sous-marin se détachait facilement des couloirs extérieurs et pouvait seul remonter à la surface de la mer, quand il le désirait.

Quelquefois, la ville entière montait à la surface de la mer, renouveler sa provision d'air ; et c'était un spectacle bien étrange que de voir surgir de l'eau cette île artificielle, qui pouvait se déplacer à volonté, changer de localité, s'approcher de la côte ou bien replonger au fond de l'Océan.

Ah ! ils étaient bien heureux les gens de Némoville !

La résidence du gouverneur était à l'une des extrémités de la ville ; les autres résidences se groupaient comme dans les rues d'une véritable ville.

L'abbé Bernard, accompagné de Paul et de Roger, fit la visite de sa nouvelle paroisse, et fut accueilli partout avec des démonstrations de la plus vive joie. Les mères lui tendaient leurs enfants, afin qu'il les bénît, les malades se sentaient soulagés par ses paroles de consolation et ses conseils de résignation.

Marcelle, la fille de M. Richard, pleura silencieusement en l'apercevant, car il devait, quelques heures plus tard, procéder aux funérailles de son père. Le prêtre lui parla doucement de la résignation à la volonté de Dieu.

En quittant Marcelle, on se dirigea vers une demeure un peu éloignée des autres. On frappa à la porte et un domestique vint ouvrir.

— « Comment se porte M. Duflot ce matin ? » demanda Roger.

— « Pas trop mal, monsieur le gouverneur », répondit le domestique, « monsieur a bien hâte de connaître notre curé. »

Dans une pièce richement meublée, un homme était étendu sur une chaise longue. Il pouvait avoir cinquante ans. M. Duflot n'était pas un naufragé du « Queen of the Waves ». Un jour que Roger et Paul étaient allés à terre, ils virent un homme assis sur un rocher, et qui examinait le « Nautilus » avec attention. Au moment où les voyageurs allaient se embarquer, cet homme vint à eux et leur dit : « Est-il vrai qu'il existe une ville sous-marine où l'on peut vivre en paix, loin de toutes les conventions du monde, loin de toutes les niaiseries et de toutes les faussetés qui fleurissent sur la terre ? »

— « Oui, monsieur, cette ville existe, et nous l'habitons, répondirent Roger et Paul, voulez-vous être des nôtres ? »

— « Je ne demande pas mieux que de vous suivre immédiatement ; j'ai perdu tous ceux que j'aimais, j'ai été trahi par ceux qui faisaient semblant de m'aimer, maintenant, je suis seul, et vivre loin de la terre, dans le ciel ou sous l'eau, cela m'est bien égal, mais je veux fuir la terre où j'ai trop souffert. »

— « Venez avec nous, dirent les deux amis, sans plus de cérémonies, venez, monsieur... »

— « Je me nomme Duflot », reprit l'étranger.

— « Un vrai nom de chez nous, riposta Paul, un nom tout à fait comme il faut, dans une ville sous les eaux. Je m'appelle Lamontagne, ne trouvez-vous pas que c'est un peu gênant, pour habiter dans un sous-marin ? »

— « Cet homme est votre domestique, sans doute, demanda Roger, en désignant un individu, qui se tenait auprès de M. Duflot. Il y a place pour lui aussi. »

Et c'est ainsi que M. Duflot était devenu habitant de Némoville.

Le curé passa quelque temps chez M. Duflot et partit en promettant de revenir bientôt.

On retourna à la résidence du gouverneur, où un lunch était servi. Il n'y avait qu'un seul sous-marin qui n'avait pas été visité. Il était au centre de la ville et il semblait aussi grand que le « Nautilus », mais comme ni Roger ni Paul n'avait proposé de le visiter, le prêtre n'osa pas le demander.

L'abbé Bernard était très content d'avoir accepté de devenir curé de cette ville.

CHAPITRE VIII.

UNE ÉPAVE.

Les funérailles de M. Richard avaient eu lieu. Marcelle semblait inconsolable, ou, comme la fille de Rachel, elle ne voulait pas être consolée. Un seul habitant de Némoville avait accès auprès d'elle : le docteur Desmarais. On prétendait que Marcelle et le médecin étaient fiancés, mais les mieux renseignés disaient que la jeune fille semblait plutôt craindre qu'aimer le médecin. Depuis la mort de son père, on eût dit qu'elle subissait l'influence de ce personnage, qui n'était guère sympathique ; quelqu'un avait même insinué que la fille de M. Richard éprouvait un sentiment plus doux pour le gouverneur, parce que, certains jours, elle avait rougi de plaisir en l'apercevant.

Mais, tout cela n'était que des on-dit, et Roger ne semblait avoir pour Marcelle que la courtoisie ordinaire chez un homme bien élevé. Les on-dit tombèrent d'eux-mêmes.

Il y avait deux jours que le curé Bernard était à Némoville, quand Roger lui proposa de faire une petite excursion de pêche à la surface de la mer. Le curé consentit avec plaisir, et ils partirent tous trois, car Paul était de la partie ; il ne quittait Roger que rarement.

Ce fut vraiment une pêche miraculeuse, et Paul soutint que c'était le curé qui leur portait chance.

Quand on eut une provision considérable de poissons de toutes sortes, on retourna à la ville sous-marine.

Turko, le chien du gouverneur, accompagnait son maître, selon son habitude. Or Turko était un chien sage et docile, très populaire à Némoville, il était si bien établi que Turko n'aboyait jamais sans de bonnes raisons, qu'un hurlement du chien fidèle était devenu pour son maître un signal

certain qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Roger et Paul furent donc assez surpris, au retour de cette pêche miraculeuse, de voir le chien se dresser sur le bord de l'embarcation et pousser un hurlement prolongé.

— « Il y a quelque chose d'extraordinaire, dit aussitôt Roger. »

— « En effet, répondit Paul, Turko n'a pas coutume d'avoir de ces fantaisies lugubres. »

Et tous deux se mirent à examiner la mer avec attention.

— « Serait-ce cette épave, là bas, qui cause les hurlements de Turko ? » dit Paul, en désignant une forme vague, qui flottait à quelque distance.

— « Allons voir, ajouta Roger, je prends toujours au sérieux les avertissements de Turko, car il m'a donné mille preuves de son flair », dit-il en s'adressant au curé.

On dirigea l'embarcation du côté de l'épave, et bientôt, on put constater que c'était un canot, qui s'en allait au gré des flots, sans direction.

— « Un canot vide, dit Paul, remorquons-le jusqu'à Némoville. »

Mais au moment où le canot de pêche rejoignait l'épave, on s'aperçut avec surprise qu'il n'était pas vide. Une femme était étendue au fond sans mouvement : elle semblait morte, mais en se penchant sur elle on vit qu'elle respirait encore.

On se hâta de transporter la naufragée à Némoville, et on accosta à la résidence de Marcelle, où le prêtre suggéra de laisser la malade.

On manda le docteur Desmarais, qui donna des soins efficaces à la jeune fille — car c'était une jeune fille, et elle était fort belle.

La naufragée reprit bientôt ses sens, et comme on ne pouvait pas convenablement l'installer dans le « Nautilus », Roger demanda à Marcelle de la garder auprès d'elle, ce que celle-ci accepta avec empressement. Ce fut en rougissant de plaisir que Marcelle répondit qu'elle était heureuse de lui rendre ce service ; et elle disait la vérité, car elle pensait bien que le gouverneur ne manquerait pas de s'intéresser à celle qu'il avait sauvée de la mort, et lorsqu'il viendrait elle aurait l'occasion de le voir. La bonté de la jeune fille perdait sans doute un peu de son mérite par cette pensée intéressée, mais qui saurait la blâmer, connaissant le sentiment qu'elle avait au cœur.

L'étrangère fut déposée sur un lit et abandonnée aux soins de la vieille servante, tandis que Marcelle retournait dans le salon, où Roger attendait le verdict du médecin pour prendre congé.

Il demanda à Marcelle la permission de revenir s'informer de la malade : « Mademoiselle Marcelle, dit-il, me permettez-vous de revenir prendre des nouvelles de votre protégée ? »

C'était la première fois qu'il l'appelait de son petit nom, et la pauvre fille crut y voir l'augure d'un sentiment qui répondait à la flamme secrète de son âme. Pauvre Marcelle !

Roger, inconscient de l'émotion qu'il venait de causer, attendait la réponse, que la jeune fille articula d'une voix tremblante. Et Paul, qui était présent, fut seul à deviner le secret de l'orpheline.

Il murmura tout bas : « Pauvre fille ! »

CHAPITRE IX.

GAÉTANE.

Marcelle et Gaétane formaient un étrange contraste de beauté, et ce soir-là, en les voyant toutes deux dans le petit salon du sous-marin, il eût été difficile de dire laquelle était la plus belle, de la blonde Marcelle, avec sa profusion de cheveux d'or et son teint de lys et de rose, que trouaient ses grands yeux bleus ; ou de la brune Gaétane aux cheveux noirs, encadrant son visage régulier, très pâle, et que semblaient éclairer ses yeux bruns profonds.

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons racontés, et pour la première fois, les deux jeunes filles passaient la soirée ensemble dans le salon.

— « Vos reproches me font bien mal, disait la voix douce et chantante de l'étrangère, mais tout en éprouvant une grande reconnaissance pour celui qui m'a sauvé la vie, je ne puis me défendre d'un réel malaise, lorsqu'il me regarde ou m'adresse la parole. Je ne le hais pas, ainsi que vous le dites, ce serait une ingratitude dont je suis incapable, mais il me fait peur, réellement peur. »

« Le docteur Desmarais vous fait peur !... mais il est parfait de bonté pour vous. »

Le lecteur a déjà compris, par ce petit dialogue que Marcelle essayait de donner à Gaétane l'impression que le docteur lui avait sauvé la vie. Pour se mentir à elle-même, Marcelle se disait que le médecin lui avait vraiment sauvé la vie, puisqu'elle n'avait que le souffle, quand le gouverneur la lui avait confiée.

La veille, le médecin avait passé quelque temps avec les jeunes filles et s'était surtout montré aimable pour Gaétane, et il l'avait un peu surprise en

lui demandant au cours de la conversation :

— « Votre père, mademoiselle, était-il dans la marine ? »

Elle avait répondu que son père adoptif était, en effet, le capitaine Laurent, et cela avait paru intéresser si vivement le médecin, qu'elle lui avait dit spontanément :

— « L'avez-vous connu, docteur ? »

Et le docteur avait dit avec empressement : « Non, non, c'est une simple coïncidence de nom qui m'a fait poser cette question. »

Il prit congé presque immédiatement, mais en sortant, il fit un signe à Marcelle, qui le suivit.

Ils parlèrent longuement ensemble, et le médecin dit en quittant la jeune fille : « N'oubliez pas que tout dépend de vous, Marcelle ; je vous promets qu'avant trois mois, vous serez la femme du gouverneur, si vous suivez mes conseils ; et moi j'épouserai la fille du capitaine Laurent. En servant mes intérêts vous servez aussi les vôtres. »

Marcelle eut un geste résigné, et quand elle rentra chez elle, ses yeux rougis disaient qu'elle avait pleuré.

Elle avait à peine repris sa place auprès de Gaétane, lorsque la vieille servante entra, apportant sur un plateau, la carte du gouverneur. Marcelle rougit si violemment que sa compagne l'en plaisanta.

— « C'est le gouverneur de Némoville, dit Marcelle, qui demande à être reçu ; il vint souvent », ajouta-t-elle, en baissant les yeux, comme si elle eût eu peur que Gaétane y pût lire le mensonge qu'elle faisait, en assurant que le gouverneur venait souvent chez elle. « Celui-là, ajouta-t-elle, j'espère que vous l'aimerez... à cause de moi. »

— « Je comprends, fit sa compagne, avec un sourire malin, c'est votre fiancé... »

Et Marcelle ne la détrompa pas ; elle feignit de ne pas avoir entendu, et se leva pour aller au devant de Roger, qui entra. Elle présenta Gaétane, que le jeune homme sembla chercher des yeux, dès qu'il eut franchi le seuil du salon, et tous trois s'assirent et passèrent ensemble une heure de gaie causerie.

Gaétane, qui avait repris toute la fraîcheur de son âge, était vraiment éblouissante de beauté, lorsque Roger la regardait, rougissante et un peu timide.

— « Mademoiselle, j'espère que vous ne vous ennuyez pas à Némoville ?... »

— « Oh ! non, répliqua-t-elle, on est si bien ici, je me sens si en sûreté auprès de Marcelle... »

— « Je ne veux plus que Gaétane me quitte ajouta Marcelle, je suis si seule, depuis la mort de mon père. »

En disant cela elle regardait Roger, cherchant dans ses yeux une flamme qu'elle n'y vit pas. Il l'avait écoutée en regardant sa compagne.

Lorsque Roger reprit le chemin du « Nautilus, » il était distrait et préoccupé, ce qui n'était pas dans ses habitudes ; en entrant chez lui, il rencontra Paul à qui il dit d'où il venait, et celui-ci lui répondit :

— « Je l'avais déjà deviné à ton air, un air que je ne t'avais jamais vu, avant l'arrivée de cette jolie épave à Némoville. »

— « Que veux-tu dire ? demanda Roger, en s'arrêtant devant son ami. »

— « Je veux dire que tu es amoureux, et que je le sais depuis le premier jour. Voilà. »

CHAPITRE X.

COUP D'ŒIL SUR NÉMOVILLE ET SES HABITANTS.

Deux mois se sont écoulés. Quiconque eût jeté un coup d'œil sur Némoville, eût envié le sort de ses habitants.

Cependant tous les Némovilliens n'étaient pas heureux, à commencer par le gouverneur, qui avait perdu beaucoup de son insouciance et de sa belle humeur. Il ne faisait pas beaucoup de progrès, auprès de Gaétane ; bien au contraire, elle semblait plus réservée et plus froide que jamais avec lui. Un jour qu'il avait voulu lui baiser la main elle l'avait retirée avec indignation et lui avait dit en colère :

— « Quoi, vous osez ?... » Puis elle avait quitté la chambre avant qu'il pût lui demander l'explication de sa conduite étrange. Depuis elle le fuyait ostensiblement.

D'un autre côté, ce n'était plus un secret dans Némoville que le docteur Desmarais était très assidu auprès de la belle étrangère ; on le voyait souvent se diriger vers la demeure de Marcelle, mais on savait que ce n'était plus à M^{lle} Richard qu'il pensait.

Un jour que le docteur Desmarais était avec Gaétane, il se jeta à ses genoux, en lui faisant une déclaration d'amour si inattendue qu'elle demeura interdite. Comme elle faisait un mouvement pour se lever et se soustraire aux protestations du médecin, la porte du salon s'ouvrit et Marcelle entra accompagné de Roger, qui resta interdit devant le groupe romanesque que présentait Gaétane et le médecin.

— « Je vais vous recevoir dans mon boudoir, avait dit Marcelle en riant, ce serait trop dommage de déranger un si doux tête-à-tête. »

Roger avait répondu froidement qu'il ne venait que pour prendre des nouvelles de ces dames, mais qu'il avait de pressantes affaires, et il était reparti sans adresser la parole à Gaétane, ce qui l'avait rendue très malheureuse. Il n'avait plus reparu chez Marcelle, depuis.

Quant à Marcelle, elle paraissait de plus en plus sous la domination du docteur Desmarais ; et celui-ci semblait plus actif et plus sournois que jamais. Paul Lamontagne avait, lui aussi, des accès de tristesse dont il était seul à connaître le secret.

L'abbé Bernard était le témoin de la tristesse de ses amis, mais il se taisait, n'osant provoquer des confidences qui ne s'offraient pas.

CHAPITRE XI.

LE MYSTÉRIEUX SOUS-MARIN.

C'était la veille de Noël ; il y avait juste deux mois que l'abbé Bernard avait accepté la charge de curé de Némoville. Depuis quelque temps, il était très occupé. Dès son arrivée, à la ville sous-marine, le curé s'était préoccupé d'improviser une chapelle, où il pourrait dire sa messe chaque matin. Un sous-marin qui avait été abandonné par une famille qui avait préféré retourner vivre sur la terre, avait été mis à sa disposition. On n'y était pas grandement, surtout le dimanche, car les habitants de Némoville aimaient à assister à la messe et quelques-uns étaient obligés d'entendre l'office divin dans le couloir.

Or, ce jour du vingt-quatre décembre, l'abbé était très occupé, car on lui avait demandé de célébrer la messe de minuit, et il aurait voulu donner à cette messe autant de solennité que le permettaient les lieux.

Vers dix heures, Roger dit à l'abbé :

— « Voulez-vous venir faire une petite promenade avec Paul et moi ? »
Le curé accepta, et Roger le conduisit vers le centre de la ville. Tout le monde paraissait gai, ce soir-là à Némoville. On parcourut les rues-couloirs, toutes éclairées à l'électricité, et on pénétra dans un sous-marin que le prêtre n'avait pas encore visité.

Le prêtre n'était pas curieux, mais le mystère de ce sous-marin, que personne ne paraissait habiter, l'avait parfois intrigué.

— « Passez le premier, monsieur l'abbé », lui dit Roger, et le curé ayant pénétré à l'intérieur du sous-marin, fit une exclamation de surprise et de joie.

— « Que c'est beau, fit-il, c'est magnifique ! »

— « C'est le cadeau de Noël de Némoville à son curé, répondit le gouverneur. Aimez-vous votre église, monsieur l'abbé ? »

L'abbé pleurait de joie. On entendit dans les couloirs des bruits de pas, c'étaient les Némovilliens qui venaient présenter leurs hommages à leur curé, et Roger, au nom de tous, offrit au prêtre l'église sous-marine : « Nous y avons tous travaillé, expliqua-t-il ; les uns ont modelé les statues, les autres ont fait les plans et les enfants eux-mêmes ont fait leur part, en recueillant sur la grève les colimaçons qui ornent le maître-autel. » L'abbé était visiblement ému ; il ne pouvait que répéter :

— « Merci, merci, mes bons amis ! »

Et c'était un spectacle bien étrange que cette scène, qui se passait par ce soir de Noël, sous les flots de l'Océan. Les grands transatlantiques, qui passaient à quelque distance, ne contenaient pas une foule plus joyeuse et plus insouciant.

Roger donna le signal de retourner chacun chez-soi, en demandant à tous de revenir lorsque la cloche annoncerait la messe de minuit. L'abbé Bernard et Roger sortirent les derniers de l'église, et se dirigèrent vers le « Nautilus, » où l'abbé éprouvait le besoin de se reposer, après tant d'émotions.

CHAPITRE XII.

LA MESSE DE MINUIT.

Minuit moins un quart. La cloche de l'église de Némoville se fait entendre. Aussitôt les rues s'emplissent de tous les habitants, qui se dirigent vers l'église ; personne n'aurait voulu manquer cette première messe de minuit. Bientôt toutes les résidences, à l'exception de celles qui contenaient des malades, furent vides.

On avait fait transporter l'orgue du « Nautilus » dans l'église et préparé une belle messe, car les musiciens ne manquaient pas à Némoville. Le gouverneur et son secrétaire ayant pris place aux bancs armoriés qu'on avait préparés pour eux, une main habile joua les premiers accords d'un chant de Noël. À ce moment, la porte de la chapelle se rouvrit, et l'on vit apparaître M. Duflot, dans une chaise à roulette, que poussait son fidèle domestique. Roger alla au-devant de lui et l'installa auprès de son siège.

Une voix douce et vibrante modulait alors les premiers mots de ce chant toujours si beau « Minuit, chrétiens. » En entendant cette voix-là, le gouverneur tressaillit et son voisin, M.

Duflot, posa la main sur son cœur, comme pour en arrêter les battements. Cette voix, c'était celle de Gaétane. Quand le chant pieux fut terminé, M. Duflot se pencha à l'oreille de Roger et lui demanda : « Qui donc chante ainsi ? »

— « C'est mademoiselle Laurent », répondit le gouverneur.

Les deux hommes ne parlèrent plus tout le temps que dura la messe, mais en sortant de la chapelle, M. Duflot reprit la conversation où il l'avait laissée :

— « Cette jeune fille a vraiment une voix angélique, ne trouvez-vous pas, monsieur le gouverneur ? »

— « Angélique, en effet, » répondit Roger. Il ajouta : « Toute la personne de cette jeune fille a quelque chose d'éthéré, presque de surnaturel ; il semble que rien en elle ne ressemble aux autres femmes. Vous le constaterez, monsieur Duflot, quand vous la connaîtrez. Pour me servir d'un vieux cliché, elle a l'air d'un ange égaré sur la terre. »

— « Quand un ange descend sur la terre, reprit en souriant M. Duflot, c'est généralement pour faire le bonheur de quelque mortel. »

Il lança du côté de Roger un coup d'œil narquois.

Roger sourit, et répondit : « Ou bien pour son malheur. »

M. Duflot ne répliqua pas, mais pensa avoir deviné que Roger aimait déjà et sans espoir.

Lorsque avaient retenti les premiers accords du vieux Noël. « Il est né le divin Enfant », à la messe de minuit, ç'avait été au tour de Paul de se sentir remué par la voix de la chanteuse, car il avait reconnu celle de Jeanne, la fille du docteur de Chantal, qu'il aimait.

Après la messe, tous les personnages dont il a été question dans ce chapitre moins les deux jeunes filles, Gaétane et Jeanne, se réunirent chez le gouverneur. Au nombre des invités se trouvait aussi le curé.

M. Duflot, contre son habitude, avait accepté de dîner en compagnie, ce qu'il ne faisait généralement pas. Ce n'était pas un convive bien gai que M. Duflot, mais il avait le bon esprit de garder pour lui-même son incurable tristesse, et comme il avait beaucoup voyagé, il était fort intéressant à entendre causer. Il n'était pas de ceux qui semblent avoir tout vu à travers un verre grossissant, et qui tiennent leurs auditeurs pour des niais : il parlait quand on l'interrogeait, et savait se taire au bon moment.

Monsieur le curé, demanda, tout à coup : « M. Duflot, cette jeune fille, qui a si bien chanté « Minuit Chrétiens », a-t-elle ses parents à Némoville ? »

— « M^{lle} Durand est orpheline, répliqua le prêtre. »

— « Durand ?... Son nom n'est-il pas Laurent ?... »

— « En effet, répondit Roger, son nom est Gaétane Laurent. »

— « Gaétane !... Elle se nomme Gaétane ? » questionna M. Duflot avec intérêt. Et l'abbé disait, presque en même temps, Laurent ?... son nom est Laurent ?... en êtes-vous bien certain, Roger ? »

— « Absolument certain, répliqua Roger, puisque c'est elle qui me l'a dit ; elle est fille d'un capitaine Laurent. »

Le curé fut préoccupé tout le reste du dîner, et quoi qu'il fît pour paraître gai, M. Duflot était distrait et songeur.

Enfin vers cinq heures du matin, les convives se retirèrent et allèrent prendre un peu de repos.

CHAPITRE XIII.

GAÉTANE CHERCHE UN EMPLOI.

La fête de Noël était passée depuis deux jours et Némoville avait repris son aspect accoutumé. L'abbé Bernard, pour une raison ou pour une autre, n'avait point revu Gaétane. La jeune fille elle-même vint au-devant du désir qu'avait le prêtre d'avoir avec elle une conversation à propos de sa famille.

Le vingt-sept décembre, quand l'abbé entra à la sacristie, il aperçut la jeune fille qui l'attendait. Le curé lui dit en souriant : « Je suis bien content de vous voir, car je désirais causer avec vous : mais avant, dites-moi ce qui vous amène. »

— « Voilà deux mois que je suis à Némoville, répondit Gaétane, timidement, deux mois d'oisiveté. Mais je n'aime pas l'oisiveté et je venais vous demander si vous ne pourriez pas m'aider à trouver un emploi quelconque. Marcelle est très bonne, et je sais qu'elle aura du chagrin de me voir partir, mais il faut que je parte ; ce n'est pas sans de bonnes raisons aussi que je ferai le sacrifice de me séparer d'elle, car je l'aime beaucoup, pour tout le bien qu'elle m'a fait, depuis que je suis ici. »

— « Et vous faites bien, mon enfant, l'oisiveté est une mauvaise chose. Je vais m'occuper de vous trouver un emploi immédiatement. »

— « Merci », dit Gaétane avec effusion en se levant pour prendre congé.

— « Je croyais que votre nom était Durand », lui dit le prêtre, en la retenant un instant. « C'est Roger qui m'a détrompé, hier soir », ajouta l'abbé. Au nom de Roger, la jeune fille rougit violemment, et le prêtre le remarqua.

— « Bon, bon ! pensa-t-il l'amour aurait-il fait une victime de cette enfant candide ! »

— « Le nom de Laurent est celui de mon père adoptif, reprit Gaétane ; je ne me connais pas d'autre famille. Pourtant j'avais cinq ou six ans, lorsque le capitaine Laurent m'adopta, et je me souviens vaguement de mon enfance, avant cette époque. Je me souviens d'avoir vu ma mère sur son lit de mort, et tenez, je n'ai pu oublier ses traits, car voici son image que je porte à mon cou. » En disant cela, elle montrait au prêtre un petit médaillon, où était une miniature de femme, une femme jeune et belle, qui souriait.

— « Je me souviens aussi que mon père m'emmena en voyage avec lui. Après cela, je ne me souviens que de mon séjour chez mes parents adoptifs. Le capitaine Laurent, un homme rude qui me parlait toujours durement et sa femme, une pauvre créature, qui tremblait devant lui, mais qui était bonne pour moi. Cette pauvre femme fit pour moi tout ce qu'elle put ; c'est elle qui m'apprit à lire et à écrire et tout ce qu'elle savait. J'avais seize ans lorsque je l'ai perdue, et je l'ai pleurée sincèrement, car j'avais perdu la seule amie que j'avais alors. »

— « Pauvre petite ! murmura le prêtre. »

— « Cependant, le capitaine Laurent ne me faisait pas la vie trop dure, lorsque le dix octobre dernier, Pierre Laurent, son fils arriva à bord du bateau, qui était devenu ma demeure, depuis mon adoption par le capitaine Laurent. Je connaissais à peine Pierre, car son père l'avait, dès l'âge de dix ans, placé en pension, dans un collège éloigné, et il n'était revenu à bord qu'occasionnellement.

Je ne l'avais pas revu depuis la mort de sa mère. Il ne m'avait jamais inspiré une grande sympathie, parce qu'il était cruel et sot ; mais en le revoyant jeune homme, fat, commun, arrogant, j'éprouvai pour lui une véritable répulsion. Le malheur voulut qu'il s'éprît de moi et qu'il me demandât en mariage. Comme vous le devinez, sans doute, je le refusai. Mais sans s'inquiéter de mon refus, son père et lui fixèrent la date de notre mariage, et m'avertirent que j'avais à me soumettre. On avait choisi la date du vingt-quatre octobre. Je ne vous ferai pas le récit de tout ce que j'eus à souffrir durant ces jours que je passai sous le toit du capitaine Laurent, après l'arrivée de Pierre. Le vingt-trois, la veille de la date fixée pour notre mariage, Pierre rassembla ses amis pour « enterrer sa vie de garçon », comme il disait. De ma cabine j'entendais les chants et les propos de ces misérables, et je pouvais pour ainsi dire, suivre les phases de leur ivresse

car c'était une orgie peu ordinaire que cet « enterrement », je vous assure. Vers deux heures du matin, je n'entendis plus rien, et j'en conclus que tous étaient ivres et dormaient. À pas de loup, je sortis de ma cabine, et m'avançai jusqu'à la porte du salon. J'écoutai et entr'ouvris la porte. Je ne m'étais pas trompée, Pierre et ses invités cuvaient leur vin, les uns couchés sur la table, les autres dessous ; quelques-uns à terre ou sur les fauteuils. Je décidai de ne pas manquer cette chance de salut, qui s'offrait à moi ; je courus sur le pont, et sautai dans le canot de sauvetage, qui était à la remorque du bateau, et m'enfuis à force de rames.

Pendant deux jours, mon canot flotta sur l'Océan ; l'espérance de rencontrer un bateau sauveteur me donnait du courage. Mais à la fin mes forces me trahirent, les avirons tombèrent de mes mains, et mon canot devint une épave... Je me couchai dans le fond, n'ayant plus la force de me soutenir, et j'attendis la mort sans regret... Je m'évanouis de faiblesse et de fatigue, et je ne sais pas combien de temps mon canot battit la mer, avant d'être recueillie par le docteur Desmarais, qui me sauva la vie. »

— « Le docteur Desmarais », fit le prêtre surpris, « qui vous a dit que c'était le docteur Desmarais qui vous avait sauvé la vie ? »

— « Mais, c'est Marcelle », répondit Gaétane, surprise à son tour de la question de l'abbé. »

— « Mademoiselle Marcelle est fort mal renseignée, à ce que je vois, reprit le prêtre, j'ai assisté à votre sauvetage, mon enfant, et je sais très bien que le docteur Desmarais n'était pas là. »

— « Mais qu'importe, fit le prêtre, en souriant, l'essentiel c'est qu'on ait eu le bonheur de vous sauver. »

Pour Gaétane, cependant, il importait fort que ce ne fût pas le docteur qui lui eût rendu ce service. Elle éprouvait comme un soulagement à la pensée de ne rien devoir à cet homme, pour qui elle avait une secrète antipathie, qu'elle se reprochait comme une ingratitude, depuis que Marcelle lui avait dit que c'était lui qui lui avait sauvé la vie.

— « Et qui donc m'a tirée des flots ? » demanda-t-elle inquiète et hésitante.

— « C'est le gouverneur lui-même, mon enfant », répondit le prêtre, « nous revenions d'une excursion de pêche, Roger, Paul et moi, lorsque

nous avons aperçu votre canot, qui voguait au gré des flots. Nous avons pensé qu'il était vide, d'abord, mais nous avons décidé de le remorquer quand même jusqu'au « Nautilus »; et c'est seulement quand nous avons été assez près pour tirer le canot à nous que nous nous sommes aperçus qu'il y avait une naufragée à bord. »

Gaétane eut de la peine à cacher son émotion, en apprenant que c'était à Roger qu'elle devait la vie.

Elle sortit de la sacristie moins malheureuse qu'elle était entrée.

CHAPITRE XIV.

L'HÔPITAL DE CHANTAL.

Le docteur Desmarais n'était pas le seul médecin de Némoville. Le docteur de Chantal, quoiqu'il ne pratiquât pas, soulageait aussi l'humanité souffrante. Son âge et ses infirmités l'empêchaient de se rendre, comme jadis, au domicile de ses malades, mais on allait encore le consulter, car il avait gardé la confiance de ses patients.

Le docteur de Chantal s'occupait surtout de chirurgie, et il avait fait de sa résidence un hôpital. Sa fille Jeanne l'assistait dans sa tâche de charité.

Si nous n'avons fait que mentionner Jeanne de Chantal, jusqu'ici, ce n'est pas qu'elle ne méritait pas qu'on s'occupât d'elle plus longuement. Bien au contraire, le rôle effacé qu'elle se plaisait à jouer à Némoville, entre son père et ses malades, n'avait pas empêché que plusieurs fois, déjà, elle avait été recherchée en mariage par les partis les plus avantageux de Némoville. Mais Jeanne ne semblait pas pressée de quitter son père, ou, peut-être, n'avait-elle pas encore rencontré l'élus de son choix. Pour le docteur de Chantal, la conduite de sa fille n'était pas un mystère, il savait qu'elle aimait Paul, le secrétaire du gouverneur, et il approuvait pleinement son choix, qui répondait au sien, car le docteur aimait Paul comme un fils, et il savait qu'il n'aurait pu trouver un meilleur mari pour son enfant.

L'hôpital du docteur de Chantal était devenu insuffisant pour le nombre de malades. Paul lui suggéra de prendre l'ancienne chapelle et de la transformer en hôpital. Il n'y avait qu'un couloir qui séparait cette chapelle sous-marine de la demeure du médecin. L'idée parut bonne et fut immédiatement acceptée. Et quelques jours plus tard, le docteur de Chantal était l'homme le plus heureux de Némoville, quand il put accrocher une

pancarte à la porte de l'ancienne chapelle, où on pouvait lire, en grosses lettres « Hôpital de Chantal. »

Avec son hôpital, son église et ses nombreuses résidences sous-marines, Némoville avait vraiment l'air d'une ville sérieuse maintenant. Roger s'en réjouissait ; il semblait qu'il eût réalisé l'irréalisable. Chaque jour apportait un événement heureux dans la ville mystérieuse, mais le plus grand de tous fut, sans contredit, le mariage de Paul avec Jeanne de Chantal, qui devait être le premier célébré dans la ville sous-marine. Roger voulut que cela fût une célébration digne de l'amitié qui l'unissait à son ami. Toute la ville monta à la surface à cette occasion, et les sous-marins furent pavoisés, comme pour annoncer au ciel le bonheur de Paul. On passa trois jours au soleil, puis la ville se replongea sous les flots.

L'hôpital de Chantal intéressait beaucoup le curé Bernard, il y passait une heure chaque jour en compagnie de Jeanne et du docteur, et ce fut pendant l'une de ces visites qu'il proposa au docteur de prendre Gaétane à son service. La proposition fut accueillie avec enthousiasme de la part du médecin aussi bien que de celle de Jeanne, qui était ravie à l'idée d'avoir une compagne de son âge auprès d'elle. Elle voulut que Gaétane s'installât chez elle, le soir même.

Il y eut donc, ce jour-là deux heureux de plus à Némoville, le curé et sa protégée.

CHAPITRE XV.

UNE RÉUNION MONDAINE À NÉMOVILLE.

Le mariage de Paul et de Jeanne fut célébré avec autant de pompes que le permettaient les conditions de vie dans une ville sous-marine. La petite église fut pavoisée, il y eut banquet chez le gouverneur, et le soir on dansa, au son de l'orchestre. Marcelle, qui avait été invitée au mariage, et qui n'avait eu garde de refuser, se flattait de danser la première danse avec le gouverneur. Elle considérait que cet honneur lui était dû. Gaétane, qui depuis quelque temps, évitait de rencontrer Roger, n'avait pu, cependant, se dispenser d'assister au mariage de Jeanne et aux fêtes qui en furent les conséquences. Elle assistait donc au bal. Le docteur Desmarais, aux premiers sons de l'orchestre, alla s'incliner devant elle et la prier de lui accorder cette danse. La jeune fille s'excusa.

— « Je ne sais pas danser », dit-elle.

— « Venez quand même, insista le médecin, cela doublera mon plaisir, de vous donner les premières leçons. »

— « Excusez-moi, fit-elle, mais je suis obligée de vous refuser ce plaisir. »

Le médecin se mordit les lèvres de dépit, et s'en alla prier Marcelle de danser avec lui. Mais Marcelle, qui avait Roger en vue, répondit qu'elle était engagée.

Et Marcelle sentit son cœur battre violemment, en voyant Roger se lever et se diriger de son côté ; elle préparait déjà le sourire qu'elle croyait irrésistible, mais le gouverneur la salua sans s'arrêter et se dirigea vers Gaétane, à qui il adressa la parole. Et Marcelle sentit venir à ses yeux des larmes de rage, quand elle aperçut le docteur Desmarais, qui la surveillait, à quelque distance.

Elle vit Gaétane répondre à Roger par un signe négatif et celui-ci prendre doucement la main de la jeune fille dans un geste d'insistance ; puis elle les vit, un instant après, faisant vis-à-vis à Paul et à Jeanne.

Il faisait une chaleur suffocante dans le salon du « Nautilus. » Après la danse, Roger proposa à Gaétane d'aller se rafraîchir en faisant une promenade dans les couloirs-boyaux, qui étaient les rues de Némoville. Elle accepta. Il la conduisit à la demeure des Chantal, qui avait été transformée en serre, pour la circonstance. On ne pouvait se faire une idée qu'on était sous l'eau, à voir la profusion de plantes qu'on avait disposées dans cette demeure sous-marine, on se serait plutôt cru dans un jardin d'Orient.

Les premières paroles de Roger furent pour complimenter sa compagne.

— « On ne peut pas mal danser, avec un si bon conducteur, répondit simplement Gaétane. »

— « Ce n'est pas sans appréhensions que j'ai sollicité de vous cette faveur de la première danse, car je vous avais vue refuser le docteur Desmarais », dit Roger, qui avait décidé de ne pas manquer cette occasion de savoir à quoi s'en tenir sur les on-dit de Némoville, à propos de Gaétane et du docteur.

— « Je n'ai guère de disposition à accorder la moindre faveur à cet homme », répondit la jeune fille.

— « Mais alors, cette histoire, qui a couru dans Némoville, que vous êtes fiancée au docteur ? »

— « Eh bien ! monsieur le gouverneur, si cette histoire a couru dans la ville, cela prouve seulement qu'on est très mal renseigné à Némoville. On m'avait fait croire que c'était lui qui m'avait sauvé la vie, et par reconnaissance, je subissais sa présence et essayais de surmonter la répulsion instinctive et inexplicable qu'il m'inspire. Voilà, sans doute, ce que les gens de Némoville ont interprété maladroitement. Je n'ai aucune sympathie pour le docteur Desmarais et j'espère, ajouta-t-elle, qu'il ne me porte aucun intérêt. »

— « Il ne faudrait pas vous connaître, pour ne pas s'intéresser à vous, mademoiselle, dit Roger galamment. »

Gaétane sourit du compliment, et répondit : « Je croyais que la flatterie n'habitait que sur la terre. Mais retournons à la salle de bal, dit la jeune fille en se levant, votre fiancée, monsieur le gouverneur, doit s'inquiéter de votre absence. »

— « Ma fiancée ?... fit Roger avec surprise, et quelle est-elle cette fiancée que vous m'annoncez, et que je n'ai pas choisie ? ajouta-t-il en riant. Je croyais que le gouverneur de Némoville avait le loisir d'offrir son cœur et sa main à la femme de son choix. »

— « Et la femme de votre choix, n'est pas Marcelle ? monsieur le gouverneur. »

— « La femme de mon choix, Gaétane, dit Roger, en appelant pour la première fois la jeune fille de son prénom, la femme que j'ai choisie dans mon cœur, depuis le premier jour où je l'ai vue, c'est vous. Voulez-vous être ma femme ? »

Gaétane était si surprise et si émue qu'elle ne pouvait pas répondre. Il l'attira dans ses bras, et tout bas, bien bas, elle répondit : « Oui. »

« Ah ! je me doutais bien que cela finirait ainsi », dit une voix joyeuse, tout près d'eux. C'était l'abbé Bernard.

— « Bénissez nos fiançailles », lui demanda Roger.

— « Volontiers, répondit le prêtre, et à quand le mariage ? »

— « Dans un mois », dit Roger en interrogeant sa fiancée du regard.

Elle répondit : « Dans un mois. »

Les nouveaux fiancés et le curé sortirent ensemble de la serre et se dirigèrent vers le salon. Quand ils se furent engagés dans un couloir latéral, un homme sortit de l'ombre, il leva le poing dans la direction des fiancés et murmura les dents serrées : « Dans un mois... nous verrons bien. »

L'homme qui parlait ainsi, c'était le docteur Desmarais.

CHAPITRE XVI.

LE PORTRAIT.

Le curé de Némoville n'avait pas encore de presbytère ; il continuait d'habiter chez Roger. Le « Nautilus » était si grand et si confortablement aménagé qu'il y avait place pour plusieurs personnes, sans que l'on y fût gêné. Le prêtre, d'ailleurs, n'était nullement pressé de s'éloigner de Roger, pour qui il avait une grande affection ; et les longues causeries qu'ils avaient ensemble étaient pour les deux hommes, une distraction appréciée.

Roger avait mis une partie du « Nautilus » à la disposition du curé, et le salon leur servait en commun. Un matin que le prêtre y était seul, et plongé dans de sérieuses réflexions, on frappa à la porte. C'était un domestique qui apportait une lettre de M. Duflot. Elle se lisait ainsi : « Monsieur le curé, je suis retenu à ma chambre, depuis deux jours et comme j'ai un grand désir de vous voir, je vous prie de me faire la faveur de venir chez moi, aussitôt que vous le pourrez. »

Le curé, qui n'avait rien de pressant à faire, en ce moment, décida de se rendre sur-le-champ à l'invitation de M. Duflot.

— « Vous êtes bien bon d'avoir répondu si tôt à mon invitation, lui dit M. Duflot, en l'apercevant ; je m'ennuyais, et j'ai pris la liberté de vous demander de me consacrer un peu de votre temps. »

Les deux hommes se mirent à causer des nouvelles de la ville, car, même à Némoville, il y avait des nouvelles courantes, que l'on se transmettait d'un sous-marin à l'autre, comme dans une ville terrestre, d'une maison ou d'une rue à l'autre.

— « On fait de grands préparatifs pour le mariage du gouverneur, dit l'abbé ; Paul est parti pour la terre, ce matin. Il ne reviendra que demain. »

— « Elle fait un beau mariage, cette jeune étrangère, reprit M. Duflot, sans compter que Roger est le plus brave cœur que je connaisse. Si j'avais une fille, je voudrais ce jeune homme pour gendre », ajouta M. Duflot, dont la voix trembla, en articulant ces paroles.

L'abbé allait faire quelque réflexion, lorsqu'il aperçut, suspendu au-dessus du lit, le portrait d'une femme, jeune et souriante. Il s'approcha et regarda attentivement cette figure charmante qui lui rappela immédiatement celle qu'il avait vue dans le médaillon de Gaétane.

— « Ce portrait est celui de ma femme, dit M. Duflot, qui avait suivi le regard du prêtre, ma pauvre Gaétane, si vite enlevée à ma tendresse. »

— « Le nom de votre femme était Gaétane ?... demanda le prêtre, frappée de la ressemblance et de la coïncidence des noms. Permettez-moi une question, M. Duflot : votre nom de Duflot n'est-il pas un voile pour cacher votre personnalité ?... Dites-moi, votre nom n'est-il pas Jean Demers ? »

— « Comment savez-vous ?... s'écria M. Duflot ; qui vous a dit qui je suis ? »

— « Celui qui me l'a dit n'existe plus, et vous devez lui pardonner, commença le curé : il portait ici le nom de Richard, mais son nom véritable, il n'a pas eu le temps de me le révéler ; la mort lui a fermé les lèvres, avant qu'il ait pu me dire la vérité. »

Le prêtre raconta ensuite sa rencontre avec Gaétane et la ressemblance des deux miniatures.

— « Je ne puis plus avoir de doute, dit M. Duflot excité et tremblant, cette jeune fille est ma Gaétane ; je comprends l'émotion qui m'a saisi, en l'entendant chanter à cette messe de minuit. C'était la voix du sang qui parlait en moi. Elle a la voix de sa mère... Vous l'avez vue, monsieur le curé, ressemble-t-elle à sa mère ? ressemble-t-elle à ce portrait ? »

— « Oui, c'est la même finesse de trait et la même douceur d'expression ; cette image pourrait être celle de la jeune fille, avec quelques années de plus. »

— « Combien j'ai hâte de la voir ; quand aurai-je ce bonheur ? »

— « Dans une demi-heure, répondit le prêtre en se levant, je vais la chercher immédiatement. »

— « Que vous êtes bon, monsieur le curé ! »

CHAPITRE XVII.

LA CATASTROPHE.

C'était l'avant-veille du jour fixé pour le mariage de Gaétane et de Roger. La jeune fille ne demeurerait plus chez le docteur de Chantal. Elle s'était installée chez son père, le jour même où elle l'avait retrouvé, et ne le quittait plus que pour passer quelques heures à l'hôpital, quand on avait besoin de ses services.

M. Demers, — qui avait repris son vrai nom, depuis que sa fille lui avait été rendue, — semblait rajeuni de dix ans. Il avait été décidé qu'il s'installerait avec les jeunes époux, aussitôt après le mariage. En attendant, Gaétane ne quittait guère son père ; elle se sentait si heureuse de n'être plus sans famille.

Le bonheur, pour une fois, semblait sourire à tous les habitants de Némoville.

M. Demers avait quitté son lit, il était installé confortablement sur un fauteuil. Gaétane était auprès de lui ainsi que le docteur Desmarais, qui semblait ne pas désespérer, malgré les événements qui se préparaient. Cependant, le sombre personnage était plus renfrogné, à mesure que la date du mariage approchait ; il avait, parfois, un sourire énigmatique, et il prononçait même des paroles, qui auraient semblé être de mauvais augures, si on les avaient écoutées.

Il était cinq heures du soir, on frappa à la porte, qui s'ouvrit aussitôt, et Jeanne Lamontagne entra sans cérémonie. Elle salua M. Demers, embrassa Gaétane et dit un froid « bonjour » au docteur.

« Je viens vous enlever Gaétane, monsieur Demers, dit-elle ; Paul est allé à terre et ne reviendra que demain ; mon père passe la nuit à l'hôpital, et je

serais condamnée à être seule tout ce temps, si vous me refusiez la compagnie de Gaétane. »

— « C'est entendu, répliqua M. Demers, ma fille passera ce temps avec vous. »

— « Je reviendrai de bonne heure, ajouta Gaétane, en regardant son père. »

Bientôt les deux jeunes filles partirent ensemble, après avoir embrassé M. Demers, qui les regarda s'en aller avec un peu de tristesse.

Le docteur Desmarais prit congé à son tour. Un sourire méchant courbait sa lèvre. Dans le corridor, il tendit le poing du côté où allaient les deux femmes : « Les cloches de Némoville sonneront dans deux jours, non pour annoncer des épousailles ; elles sonneront un glas, jolie dédaigneuse. » Le visage du médecin était horrible à ce moment, et si celle à qui s'adressait sa menace eût pu l'apercevoir, elle aurait tremblé.

Gaétane et Jeanne s'en allèrent à l'hôpital, où elles demeurèrent avec le docteur de Chantal jusqu'à neuf heures, puis elles regagnèrent leur demeure et, vers onze heures, elles se mirent au lit.

À minuit, tout Némoville semblait dormir.

Ce fut à ce moment qu'une ombre surgit, dans le corridor qui reliait la demeure du docteur de Chantal avec l'hôpital, et se faufila dans le sous-marin où reposaient les deux femmes. Cette ombre sinistre, c'était le docteur Desmarais. Il resta un quart d'heure dans le compartiment des machines, et ressortit en murmurant : « Monsieur le gouverneur, votre belle fiancée appartient maintenant au trépas. »

Ce soir-là, Roger et le prêtre avaient prolongé la veillée ; ils avaient élaboré des plans pour l'avenir. Il y avait à peine une heure qu'ils s'étaient séparés, et qu'ils reposaient chacun dans leur chambre, lorsque tout à coup, Turko, qui dormait dans la chambre de son maître, se mit à hurler lamentablement. Roger, réveillé en sursaut, essaya en vain de lui imposer silence ; le chien s'obstinait à gémir, comme il le faisait rarement, et

toujours quand il se passait quelque chose de tragique. Roger se leva, fit le tour du « Nautilus », et ne voyant rien d'anormal, appela l'animal auprès de lui, et le fit coucher en le menaçant. Le lendemain matin, vers six heures, Roger fut éveillé encore par des coups précipités qu'on frappait à sa porte. « Vite, vite, monsieur le gouverneur, criait-on du dehors, il est arrivé un accident. »

Roger ayant ouvert sa porte, se trouva en présence de deux hommes, qui portaient le docteur de Chantal, évanoui.

— « Nous avons trouvé le docteur dans le couloir, il paraissait mort. »

Cependant, Roger donna quelques soins au médecin, qui rouvrit bientôt les yeux, et parut fort surpris de se trouver dans le « Nautilus ».

— « Ma fille ! ma fille ! » dit-il aussitôt.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Roger, « où est madame Lamontagne ? »

— « Hélas ! hélas ! » gémit le pauvre père.

Il raconta qu'après s'être séparé des deux femmes, la veille au soir, il était demeuré à l'hôpital, et qu'ayant voulu retourner chez lui, au matin, il n'avait pu ouvrir la porte du couloir qui réunissait les deux sous-marins. Regardant par le hublot, il avait alors constaté avec horreur que l'autre sous-marin n'était plus là.

Roger essaya de rassurer le pauvre père en lui disant que si le sous-marin s'était détaché du couloir, il ne pouvait être loin, le moteur n'étant pas en mouvement : « Partons immédiatement, et nous l'aurons bientôt rejoint. »

Le médecin ne paraissait pas si confiant. Trois des sous-marins partirent à la recherche des deux femmes, mais toutes les recherches, à la surface de la mer ou sur les flots demeurèrent sans succès.

Roger, le curé et M. Demers, qui avaient pris part aux recherches, revinrent découragés au « Nautilus ». On décida d'attendre le retour de Paul pour prendre de nouvelles mesures et organiser les recherches sur une plus vaste échelle.

On s'imagine quelle devait être la douleur des deux pères et du fiancé. Ils ne se parlaient plus ; qu'auraient-ils pu se dire ?... mais nul ne songeait à cacher ses larmes.

CHAPITRE XVIII.

LE RETOUR DE PAUL LAMONTAGNE.

Paul Lamontagne avait accompli sa mission à terre et revenait le cœur joyeux à la ville sous-marine. Le temps lui avait paru long, loin de sa Jeanne bien-aimée. Il lui tardait de la revoir, il se proposait de rire avec elle du pressentiment qu'elle avait eu, lors de son départ. Elle avait pleuré en le quittant, et cela lui avait fait regretter de ne l'avoir pas emmenée avec lui ; mais il savait que le docteur de Chantal comptait beaucoup sur sa fille pour le soin des malades, et les jeunes époux avaient fait le sacrifice de cette première séparation, qui ne devait, d'ailleurs, durer que quelques heures.

Paul, heureux, se mit à chanter à tue-tête :

*Vogue, frêle nacelle,
Vogue sur les flots bleus,
Ramène-moi vers celle
Qui sait me rendre heureux.
Vogue, vogue, frêle nacelle,
Vogue, vogue sur les flots bleus.*

*Vogue, frêle nacelle,
Vogue sur les flots bleus.
La mer est calme et belle,
Le soleil, radieux.
Vogue, vogue, frêle nacelle.
Vogue, vogue sur les flots bleus.*

*Vogue, frêle nacelle,
Vogue sur les flots bleus.
Près du foyer, fidèle.*

*M'attend Jeanne aux doux yeux.
Vogue, vogue, frêle nacelle,
Vogue, vogue sur les flots bleus.*

— « Irai-je directement chez moi ? » se demanda-t-il, « Ou bien chez Roger ? » Il prit ce dernier parti, et alla accoster au « Nautilus. »

Némoville offrait vraiment un aspect singulier, flottant ainsi entre deux eaux, et Paul ne put s'empêcher de le remarquer, quoiqu'il fût habitué à ce spectacle. « Mais on est heureux chez nous, murmura-t-il comme conclusion à sa pensée, et notre petit royaume sous-marin vaut bien tous les domaines de la terre. »

Paul aborda le « Nautilus » et entra sans se faire annoncer chez son ami. Il ne vit d'abord que Roger, qu'il salua joyeusement, puis ses yeux firent le tour du salon, et il aperçut le curé et le docteur de Chantal, puis M. Demers, qui le regardaient avec un air de tristesse qui le frappa.

— « Que se passe t-il donc ici, ? » demanda-t-il, « pourquoi ces airs consternés ? On dirait qu'il est arrivé un malheur. »

— « Il est arrivé un grand malheur, en effet, répondit le curé ; soyez courageux, Paul ! D'ailleurs, tout espoir n'est pas perdu, nous les retrouverons. »

— « Mais expliquez-vous, au nom du ciel, qu'est-il arrivé ? »

Roger raconta l'accident qui avait séparé les deux sous-marins qui étaient à l'usage du docteur de Chantal.

— « Jeanne ! » fit seulement Paul, comme si toute sa douleur fut contenue dans ce nom aimé.

— « Partons immédiatement, séparons-nous et fouillons l'Océan en tous sens. Il faut les retrouver à tout prix. »

On mit immédiatement tous les canots submersibles en chasse, après les avoir munis de provisions pour plusieurs jours. Le curé ne voulant pas abandonner ceux qui devaient rester dans l'attente, bénit les voyageurs et leur dit : « Dieu vous guide vers elles. »

CHAPITRE XIX.

UN TERRIBLE RÉVEIL.

Gaétane et Jeanne ayant veillé assez tard, n'avaient pas tardé à s'endormir. Gaétane avait repris chez le médecin la chambre qu'elle occupait quand elle y demeurait. On continuait d'appeler cette pièce « la chambre de Gaétane. »

Vers les deux heures du matin, la jeune fille s'éveilla en sursaut ; elle venait de rêver que Roger courrait un danger, et qu'elle essayait de le sauver, sans pouvoir y parvenir.

« Quel rêve ! » se dit-elle, et elle essaya de se rendormir. Elle sentit alors la trépidation du bateau, qui annonçait qu'il était en marche. Elle s'étonna de cette singularité ; pourquoi ne les avait-on pas prévenues, elle et son amie, que Némoville devait se déplacer cette nuit ?... Un peu inquiète, elle se leva et regarda l'heure à sa montre ; il n'était que deux heures du matin. Il n'était pas encore arrivé aux habitants de Némoville de voyager ainsi à l'improviste, depuis que Gaétane habitait parmi eux ; mais elle ne connaissait pas les habitudes des Némovilliens. Elle regarda par un des hublots du sous-marin et put constater qu'en effet, le bateau était en marche.

— « Et qu'importe ! se dit-elle que nous soyons stationnaires ou en mouvement, puisque ceux que nous aimons sont avec nous. » Gaétane ne se rendait pas encore compte du malheur qui leur était arrivé.

Elle entendit Jeanne qui l'appelait de la chambre voisine : « Le bateau est en mouvement, Gaétane, saviez-vous que nous devons nous déplacer cette nuit ? »

— « Non, » répondit celle-ci, « est-il dans les habitudes des gens de Némoville de se déplacer ainsi à l'improviste ? »

— « Non, fit Jeanne et cela m'inquiète. Il me semble que quelque chose d'extraordinaire se passe. Hâtons-nous de nous lever et d'aller aux renseignements auprès de mon père. »

Elles se levèrent et se vêtirent. Au moment d'ouvrir la porte du couloir qui reliait les deux sous-marins, elles regardèrent instinctivement, par le hublot qui trouait la porte et avec horreur, elles virent au lieu de la ligne du couloir, qui était toujours éclairé à l'électricité, la mer, qui venait battre jusque sur la vitre épaisse de leur étroite fenêtre.

Un cri simultané leur échappa : elles venaient de comprendre ce qui était arrivé. Le sous-marin était seul dans son sinistre voyage.

— « Si nous avions ouvert cette porte, nous étions perdues, » cria Jeanne, en s'assurant que la porte était bien verrouillée et à l'épreuve de la poussée des flots.

— « Le Ciel nous a protégées ; si vous aviez ouvert la porte, Gaétane, nous étions perdues ; l'eau se serait engouffrée dans le sous-marin, et c'en était fait de nous. »

— « Il faut que nous remontions à la surface, » dit aussitôt Jeanne, « mais comment diriger le mécanisme, que nous ne connaissons ni l'une l'autre ! »...

Toutes deux se mirent courageusement à étudier la machine. Hélas ! la tâche fut longue, et dans l'état d'esprit où étaient les pauvres femmes, le temps leur paraissait plus long encore. Enfin, elles eurent la satisfaction de sentir le sous-marin se soulever en refoulant l'eau, et elles aperçurent le ciel. Elles couraient ainsi moins de danger, et elles pouvaient observer l'horizon, rencontrer quelque bateau qui leur viendrait en aide.

Mais ce fut en vain que, pendant des heures, elles fouillèrent l'horizon, la mer paraissait déserte en ces parages. Et le sous-marin continuait de fendre les flots avec rapidité, emportant les pauvres femmes loin de ceux qu'elles aimaient.

CHAPITRE XX.

HEURES DÉSESPÉRANTES.

— « Gaétane, dit Jeanne, il ne faut pas que nous oublions de refaire nos forces, nous en aurons probablement besoin pour de longues heures encore. Prenons quelque nourriture. »

— « Je suis incapable de songer à autre chose qu'à notre péril, répondit sa compagne, mais je suivrai vos conseils, Jeanne ; vous êtes plus courageuse que moi, je le vois, vous ne vous laissez pas abattre. Hélas !... reverrons-nous jamais ceux que nous aimons !... » Et Gaétane fondit en larmes.

— « Ne vous désespérez pas, mon amie, lui dit sa compagne, il est bien certain que Paul et Roger feront l'impossible pour nous retrouver ; ils doivent déjà être à notre recherche, et qui sait, ils ne sont peut-être pas très éloignés de nous. Observons la mer à tour de rôle, afin de ne perdre nulle chance de salut. Tandis que l'une de nous se reposera l'autre veillera jusqu'à ce que nous ayons été recueillies par un bateau sauveur, ou retrouvées par nos amis. »

Jeanne commença son quart la première ; elle insista pour que sa compagne allât prendre un peu de repos, et Gaétane brisée d'émotion et de fatigue, finit par s'endormir. Sommeil bienfaisant qui lui apporta un peu d'oubli et un regain de force.

Cette journée fut d'une terrible longueur pour les pauvres femmes ; interrogeant la mer de leurs yeux anxieux, elles ne virent rien paraître sur les flots, qui pût seulement leur donner une illusion de salut.

Jeanne, qui avait repris le quart à la nuit, s'aperçut que le ciel se noircissait et que les vagues devenaient plus méchantes ; elle comprit qu'une tempête se préparait. Elle en fut atterrée, car cela augmentait

grandement le danger déjà trop évident qu'elles couraient. Le bateau roulait et tanguait, comme une épave. Il était l'heure de réveiller Gaétane pour qu'elle prît son poste de sentinelle, mais Jeanne hésitait à la tirer du sommeil bienfaisant. Elle attendit encore une heure, la tempête augmentant toujours. Enfin Gaétane s'éveilla d'elle-même, au bruit du tonnerre et des vagues, qui ronflaient sourdement en secouant le sous-marin. Elle vint rejoindre son amie, lui reprochant doucement de l'avoir laissée trop longtemps dormir, puis Jeanne alla se coucher à son tour ; elle était littéralement épuisée de fatigue et d'inquiétude.

Gaétane s'installa auprès d'elle pour veiller, car elle se sentait si nerveuse, qu'elle n'aurait pu rester seule à quelque distance. Dire la nuit qu'elle passa serait impossible, les plus noires pensées, on le comprend, assaillaient son esprit ; elle avait perdu tout espoir de revoir ceux qu'elle aimait, et elle s'attendait à sentir le sous-marin se briser sur quelque rocher à fleur d'eau. Une seule chose était certaine pour elle, maintenant, c'est qu'elle et son amie étaient irrémédiablement perdues.

Vers le matin, la tempête devint si épouvantable que rien ne tenait plus en place dans le sous-marin ; la vaisselle se cassait, les meubles se renversaient, et ce désastre à l'intérieur du bateau joignait son horreur à celle du dehors. Jeanne s'éveilla. Toute la journée, la tempête dura furieuse ; les jeunes femmes furent obligées de s'attacher à leurs lits pour ne pas rouler à terre. Le sous-marin semblait parfois escalader des montagnes et glisser ensuite dans un abîme, mais il filait toujours ; le misérable qui avait voulu la perte de Jeanne et de Gaétane avait bien préparé sa vengeance.

Vers quatre heures du matin, les deux femmes éprouvèrent un choc épouvantable ; il leur sembla que le sous-marin venait de s'écraser sur un rocher. Le vaisseau demeura un instant stationnaire, les pauvres femmes allèrent regarder par l'un des hublots et virent que le sous-marin avait touché un rocher. Croyant que c'était la fin de tout pour elles, elles attendirent en silence, que la mort les prît. Cependant, elles purent constater bientôt que le sous-marin allait encore, elles se risquèrent au dehors et s'aperçurent que la tempête se calmait. Elle tomba aussi brusquement qu'elle était venue. Deux heures plus tard, l'Océan était calme et le ciel brillant. Gaétane et Jeanne voulurent se rendre compte de leur position, et si

affreuse que fût leur détresse, elles se reprirent à espérer. Elles pensèrent que Paul et Roger ne tarderaient pas à les retrouver, quoique, elles s'en doutaient bien, elles eussent parcouru des centaines de lieues. Elles oubliaient presque leurs souffrances, en songeant à l'angoisse que devaient éprouver ceux qu'elles aimaient.

Hélas ! elles n'avaient pas encore constaté toute l'étendue du nouveau danger qui les menaçait ; le sous-marin, éventré, s'emplissait lentement. Elles s'en aperçurent au bruit de l'eau qui filtrait par une étroite fissure. Courageusement, elle se mirent à vider l'eau, mais leurs efforts réunis ne pouvaient faire contre-partie à la mer qui peu à peu, semblait avaler le sous-marin. Il s'enfonçait, tout en continuant sa course vers la mort, mais avec lenteur maintenant.

Tout à coup, Gaétane appela Jeanne et lui dit : « Voyez donc ces albatros, ne sont-ils pas un signe qu'il y a une terre non loin d'ici ? »

— « Que Dieu le veuille, » fit Jeanne sans enthousiasme, car le découragement la gagnait ; et ce n'est pas étonnant, après tant de souffrance. Cependant, la prévision de Gaétane se réalisa. Bientôt les deux amies aperçurent une terre, et le bateau semblait miraculeusement se diriger de ce côté. Quelques minutes plus tard il s'échoua sans secousse et comme de fatigue. L'eau avait envahi la chambre des machines.

CHAPITRE XXI.

LA FIN D'UN BANDIT.

Le lendemain du départ tragique de Jeanne et de Gaétane, et de Paul et Roger allant à leur recherche, l'abbé Bernard fut très surpris d'entendre du bruit et des vociférations dans les rues de Némoville, qui étaient d'ordinaire si paisibles. Il courut se rendre compte de la cause de cette étrangeté, et trouva un homme qui en tenait un autre par le collet, et qui vociférait, en essayant d'étrangler son antagoniste : « C'est lui qui a fait le coup, et il ne s'échappera pas ; je l'ai vu sortir de la demeure du docteur de Chantal, vers minuit », répondait cet homme à ceux qui lui demandaient la raison de sa conduite. Le prêtre essaya de calmer la fureur de cet homme qui se faisait le vengeur des deux femmes que tout le monde regrettait dans Némoville, et le convainquit que le gouverneur seul avait le droit de punir comme il le méritait celui qu'on accusait, et qui n'était autre que le docteur Desmarais lui-même.

Devant l'assurance de l'homme qui jurait d'avoir vu sortir le docteur du sous-marin où étaient les deux femmes, à l'heure où tout le monde était supposé être chez soi, selon la règle de la ville, le curé fit enfermer le médecin et le fit garder à vue. Il n'avait jamais eu une profonde sympathie pour cet homme, dont il n'aimait pas les allures hardies et hypocrites à la fois. Le docteur Desmarais lui avait toujours semblé une sorte d'énigme vivante, et il se disait que peut-être la méchanceté innée de cet homme avait agi comme un repoussoir sur l'âme ouverte et franche de Gaétane et de Roger, dont il connaissait la répulsion instinctive pour le médecin.

Devant les vociférations de la foule et l'intervention du curé, le docteur, qui se sentit perdu, paya d'audace et se croisant les bras, dit avec un rire cynique : « Eh ! bien oui, c'est moi qui ai détaché le sous-marin, après avoir

mis le moteur en mouvement. » Il ne put en dire davantage, la foule se ruait sur lui et le curé eut de la peine à l'arracher des mains de ses justiciers.

L'absence de Roger et de Paul dura huit jours. Ils revinrent plus désespérés qu'au départ ; les recherches avaient été vaines : Gaétane et sa compagne semblaient perdues sans retour.

Dès l'arrivée du gouverneur, le curé lui fit part de l'arrestation du docteur et des circonstances qui l'avaient motivée.

— « Ce misérable sera puni comme il le mérite, dit froidement Roger ; ce soir même, il sera conduit à terre, où il recevra le châtiment de son crime ! »

— « Ah ! dit Paul, ce misérable ne mérite plus de revoir le soleil, fais lui mettre une corde au cou, Roger, et fais le noyer, comme un mauvais chien. »

— « Non », répondit Roger, « nous lui ferons son procès à terre, et ses juges décideront de son sort. »

Le soir même, le gouverneur et son secrétaire et quelques hommes de Némoville, choisis parmi les plus importants, se rendirent au sous-marin où était enfermé le médecin, qu'on transporta dans l'un des canots submersibles, dont on se servait pour voyager, lorsqu'on ne voulait pas déplacer les sous-marins de la ville. On lia les pieds et les mains du misérable, et Roger le fit jeter dans le canot qu'il conduisait avec Paul.

Occupés de la manœuvre, les deux amis ne s'inquiétaient pas du prisonnier, qu'ils croyaient dans l'impossibilité de s'échapper, mais bientôt le bruit d'un corps tombant à la mer attira leur attention, et se retournant, ils virent avec dépit, que le misérable avait réussi à défaire ses liens et à sauter à la mer. Ils l'aperçurent qui nageait à quelque distance. Mais il n'alla pas loin, car un des hommes qui étaient dans le canot qui suivait celui où se trouvait le gouverneur, avait vu le mouvement du prisonnier, et se dirigeant aussitôt vers lui, il l'assomma d'un coup d'aviron. Le misérable enfonça pour ne plus reparaître.

La mission des justiciers était donc finie. Ils revinrent à Némoville et racontèrent à l'abbé Bernard ce qui s'était passé. Il se contenta de murmurer : « Que Dieu ait pitié de son âme. »

Némoville reprit son aspect accoutumé, pour quelque temps ; mais on ne pouvait pas oublier les deux bien-aimées qui avaient été ravies à l'affection de l'époux et du fiancé, et Roger et Paul ne pouvaient croire que le bonheur était à jamais perdu. Ils résolurent de consacrer une grande partie de leur temps à rechercher Gaétane et Jeanne, tant qu'ils n'auraient pas la preuve de l'inutilité de leurs recherches. Un matin, après s'être préparés pour une longue absence, et avoir confié la direction de Némoville à l'abbé Bernard, ils partirent à la découverte de leurs aimées.

CHAPITRE XXII.

LE ROCHER PERDU.

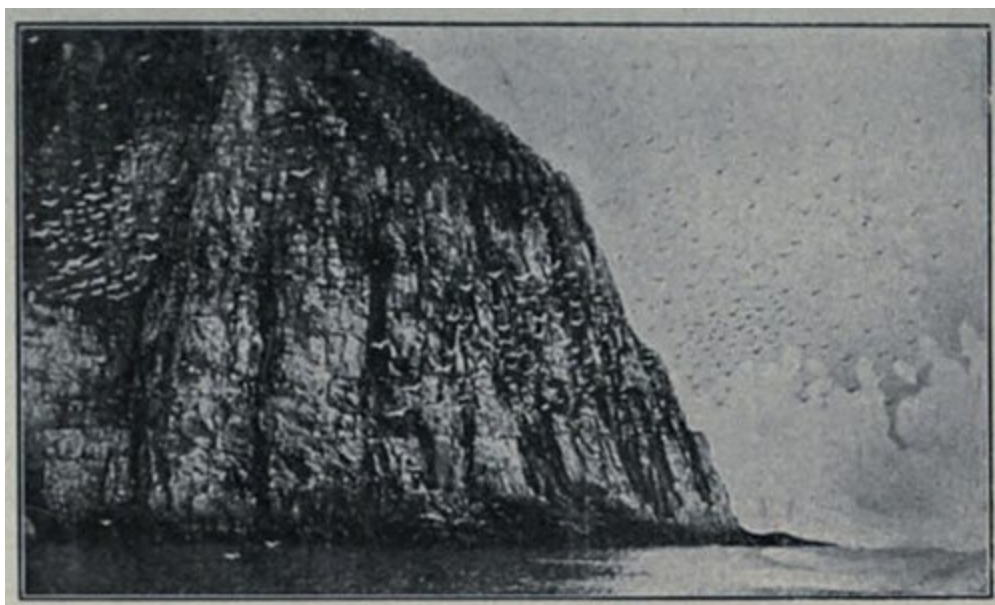
Nous avons laissé Gaétane et Jeanne au moment où leur sous-marin immobilisé, lentement s'emplissait d'eau ; les deux femmes se désespéraient ; cette fois ce n'était plus pour elles qu'une question de quelques minutes pour voir la mort les envelopper de son froid manteau.

Les vagues berçaient encore le vaisseau, elles le soulevaient un instant puis semblaient jouer cruellement avec cette épave, avant de l'engloutir au fond de la mer. Tout à coup, une vague plus forte et plus rageuse que les autres prit le sous-marin en arrière et d'une seule poussée, le jeta sur le rocher, qui n'était qu'à une faible distance. Pour les deux femmes cela fut le salut.

Le sous-marin accroché au rocher, qui venait d'achever de l'ouvrir, restait immobile ; il semblait soudé à la roche. Les deux femmes s'empressèrent de débarquer sur la grève rocheuse, et elles constatèrent qu'elles se trouvaient sur un rocher plat, de peu d'étendue, sur lequel on ne voyait aucune végétation. À une petite distance, cependant, se trouvait une île, qui semblait reliée au rocher sur lequel elles étaient par une chaîne de rochers submergés. On voyait de place en place surgir la tête d'un récif, et l'eau qui bouillonnait à d'autres endroits, faisait deviner qu'il y avait d'autre récifs à fleur d'eau allant tous dans la direction de l'île dont on apercevait la verdure, que le soleil couchant dorait, en ce moment. Elles sortirent du sous-marin quelques couvertures et ce dont elles avaient besoin pour se réconforter, et épuisées de fatigue, elles s'installèrent pour dormir. Il est sans doute inutile de dire que le sommeil ne fut pas peuplé de beaux rêves ; c'est, hélas ! la conséquence du malheur de laisser dans l'esprit des traces que le sommeil lui-même, ce grand médecin, ne peut effacer.

Le lendemain, les deux femmes s'occupèrent à trouver un passage pour se rendre à l'île, qui leur paraissait plus habitable que le rocher désert sur lequel elles se trouvaient. À une certaine heure, elles constatèrent que la chaîne de roches, qui reliait l'île au récif où s'était échoué leur sous-marin, étaient presque entièrement découverte. Elles s'aventurèrent courageusement sur les cailloux glissants, en ayant parfois de l'eau jusqu'à le ceinture et parvinrent à se rendre sur l'île. Elles l'explorèrent un peu et revinrent vers le sous-marin, qui restait encore cramponné au récif. Elles en tirèrent tout ce qu'elles purent en sortir, provisions, meubles, linge, couvertures ; et en risquant mille fois de glisser à la mer avec leur charge, elles transportèrent le tout sur l'île.

Quelques heures plus tard, l'eau recouvrait de nouveau la chaîne de roches, et le sous-marin, arraché du récif par la marée, s'enfonça dans les flots. Les deux femmes le virent s'engloutir lentement, et en le voyant ainsi disparaître, elles sentirent comme un dernier lien se briser. Pour elles, c'était un cher témoin de leur bonheur passé qui disparaissait à jamais.



LE ROCHER PERDU

CHAPITRE XXIII.

L'ÎLE AUX ALBATROS.

Au milieu de l'île où venaient de s'établir les naufragées, il y avait une petite montagne, au pied de laquelle se trouvait une grotte profonde. Gaétane et Jeanne résolurent d'en faire leur demeure. Elles y transportèrent tout ce qu'elles avaient tiré du sous-marin, et se mirent en frais d'organiser leur vie nouvelle. Hélas ! elles avaient peu d'enthousiasme dans ce travail d'installation, car elles savaient que désormais, cette grotte serait le tombeau de leurs illusions, en attendant qu'elle fût celle de leur chair.

Cette première journée avait passé assez rapidement, malgré les angoisses qui déchiraient leur cœur. Épuisées de fatigue, elles s'endormirent et ne s'éveillèrent qu'au matin. Le soleil allongeait un rayon doré jusqu'au milieu de la grotte, et cela leur parut de bon augure.

— « Qui sait », dit Gaétane à Jeanne, « cette île n'est peut-être pas si éloignée de Némoville que nous le pensons, et d'ailleurs il est certain que Roger et Paul n'abandonneront pas facilement l'espoir de nous retrouver ; ce beau soleil me remet des pensées d'espoir dans l'âme. »

Jeanne n'était pas aussi optimiste, mais elle ne voulut pas décourager sa compagne, et répondit : « Vous avez raison, il ne faut jamais désespérer, car alors la vie n'a plus sa raison d'être. »

Une véritable nuée d'albatros venait de s'abattre sur l'île. Ces oiseaux semblaient chez eux et regardaient curieusement les deux femmes ; ils venaient tout près d'elles et prenaient sans cérémonie les miettes que celles-ci leur jetaient.

— « Si cette île n'a pas encore de nom », fit Gaétane, elle devrait s'appeler « l'Île aux Albatros. »

— « C'est le nom que nous lui donnerons, répondit Jeanne, et le rocher où nous avons atterri pourrait se nommer le « Roc de la Délivrance. »

— « Et la grotte ? » demanda encore Gaétane.

— « Pourquoi pas « Grotte Nemo », en souvenir de notre cher Némoville. »

— « Et la montagne ?... » demanda à son tour Jeanne.

— « Que penseriez-vous de Montagne Bernard ? » répondit Gaétane.

— « Oh ! oui, cela nous portera bonheur, il me semble, de lui donner le nom de ce bon abbé », répliqua Jeanne avec enthousiasme.

— « Maintenant, installons-nous, dirent ensemble les jeunes femmes, profitons du soleil qui nous prodigue sa lumière aujourd'hui, et mettons tous nos effets en sûreté dans la grotte avant la nuit. »

Elles firent d'abord un feu de bois sur la grève et préparèrent leur déjeuner. À les voir ainsi occupées, on les auraient plutôt prises pour des excursionnistes en partie de plaisir, car, malgré leur tristesse profonde, il leur arrivait de se mettre à rire de la maladresse de l'une ou de l'autre, et tel est le privilège de la jeunesse, de rire parfois, au milieu même de ses larmes.

« Procédons à la façon de Robinson, dit Gaétane, faisons la liste de nos effets et classifions ensuite. Désignons une place pour chaque chose et mettons chaque chose à la place qui lui aura été assignée. »

Elles avaient heureusement une grande quantité de provisions ; elles s'étaient bien gardées de ne pas tout prendre ce qu'il y avait dans le sous-marin, et la demeure du docteur de Chantal était toujours bien partagée sous ce rapport.

On n'avait laissé dans le sous-marin que les choses trop lourdes que les jeunes femmes ne pouvaient transporter. La garde-robe de Gaétane se réduisait à ce qu'elle portait sur elle, mais celle de Jeanne était bien garnie ; et les deux amies étant de la même taille, on ne se mit pas en peine de ce détail. D'ailleurs, on n'avait, en ce moment nul souci de l'élégance, comme vous pouvez vous l'imaginer ; trop de préoccupations sérieuses emplissaient la pensée de nos héroïnes.

La grotte formait trois chambres irrégulières dont les jeunes femmes résolurent de tirer le meilleur parti possible. Et d'un commun accord sans seulement se consulter, elles se mirent à embellir leur demeure rustique de tout ce qu'elles avaient à leur disposition. Le goût du confort et de l'élégance était inné chez l'une et chez l'autre et même au milieu de leur détresse, elles se préoccupèrent de donner à leur demeure rustique un cachet de féminité et de bon goût.

La plus grande pièce fut convertie en cuisine-salle-à-manger. On y mit la vaisselle, l'argenterie et les meubles appropriés qu'on avait sauvés ; dans une autre, on installa les lits, dans la troisième, on serra les provisions et toutes les choses dont on n'avait pas un besoin immédiat.

Et lorsque cette installation fut terminée, elle était jolie la grotte Nemo, et si les habitantes avaient pu y entretenir des pensées d'espoir, elles auraient été heureuses, car elles ne manquaient pas de confort ni de liberté. Mais elles étaient loin de ceux qu'elles aimaient et ne pensaient plus jamais les revoir.

CHAPITRE XXIV.

LE DRAPEAU DE NÉMOVILLE.

Depuis quelques jours, déjà que les naufragées étaient sur l'Île des Albatros, c'était la première fois qu'elles s'aventuraient à explorer à quelque distance de la grotte. Ce matin-là, il faisait un si beau soleil, qu'elles se sentirent plus courageuses et moins tristes. Elles décidèrent donc de parcourir l'île afin de se rendre compte de son étendue, et aussi peut-être dans le vague espoir d'y trouver des traces que cette terre avait déjà été visitée par des humains. Elles partirent, en emportant des provisions pour toute la journée, et s'en allèrent, bien décidées à ne revenir qu'après avoir fait le tour du rocher et escaladé la montagne.

La grève se prolongeait sur la longueur d'un mille, puis il fallait escalader la colline, qui présentait un flanc presque à pic. La montagne n'avait d'autre végétation que des arbres rabougris, qui semblaient brûlés par le soleil, l'herbe même y était rare ; ce n'était en somme qu'un rocher aride.

À cette constatation, les deux voyageuses se réjouirent d'avoir des provisions en abondance, dans leur caverne, car elles comprirent qu'elles ne pourraient compter sur ce sol ingrat pour leur nourriture.

Mais, comme à quelque chose malheur est bon, parfois, les pauvres femmes se dirent, qu'au moins cette circonstance les mettaient à l'abri du danger des bêtes méchantes, qui auraient pu envahir cette terre, si elle avait pu les nourrir.

— « Pauvre Paul ! » soupirait parfois Jeanne, « le reverrai-je jamais ? »

— « Cher Roger », disait à son tour Gaétane, faisant écho à Jeanne.

— « Plantons le drapeau de Némoville au-dessus de la grotte, afin de guider notre retour », conseilla Jeanne.

Ce plan fut aussitôt mis à exécution. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine, mais elles y parvinrent. Elles le plantèrent dans une fissure du roc et l'y fixèrent solidement, au moyen de terre et de cailloux. Le drapeau de Némoville était bleu, de la couleur des flots. Dans un coin était peint un nénuphar, entouré de cette inscription : « Mobilis in mobile, » comme vous le voyez, les Némovilliens avaient adopté la devise du capitaine Nemo.

— « Maintenant, se dirent Gaétane et Jeanne, si un bateau passe en vue, de l'île, il ne pourra manquer de remarquer notre drapeau et de nous venir en aide. »

Les deux femmes essayaient de prendre la vie philosophiquement, et entretenaient en elles l'espoir de revoir ceux qu'elles aimaient. Il leur paraissait impossible qu'elles fussent destinées à mourir ainsi, en pleine jeunesse, sur ce rocher désert. Cela leur donnait du courage, et elles s'efforçaient de se faire un séjour aussi agréable que possible de la grotte et de tout ce qui les entourait.

Elles avaient tendu des filets au Roc de la Délivrance, et par ce moyen elles pouvaient varier leur menu et faire durer les provisions qu'elles avaient prises à bord du sous-marin. Dans les circonstances incertaines où elles se trouvaient, la plus stricte économie était un acte de sagesse qu'elles se gardaient bien de négliger. Leur seule prodigalité était de jeter chaque jour les miettes de leur table aux albatros, qui venaient toujours, fidèles, s'abattre autour des deux femmes, lorsque celles-ci s'installaient sur la grève pour prendre leurs repas, comme elles le faisaient chaque fois que la température le permettait.

Depuis quelques jours, cependant, ces amis ailés ne venaient pas en si grand nombre, et cela attristait Gaétane et Jeanne, qui redoutaient de les voir désertier tout à fait cette île, dont ils étaient les seuls visiteurs, et pour les pauvres femmes une aimable distraction. Elles avaient pris l'habitude de voir les oiseaux de neige voleter autour d'elles, mendiant gentiment la becquée, qu'ils venaient prendre dans la main même des deux amies, et elles s'amusaient à voir les albatros se disputer entre eux les miettes qu'elles leur jetaient.

Un matin, Gaétane et Jeanne descendirent sur la plage, comme de coutume, pour y préparer leur déjeuner. Tandis que Jeanne allait voir aux

filets qu'elle avait tendus au Roc de la Délivrance, Gaétane fit du feu et prépara le café ; cela fait elle rentra dans la grotte et collant son oreille sur la paroi, elle écouta un instant. Elle pâlit et murmura : « Hélas ! le doute n'est plus possible, nous sommes sur un volcan et une catastrophe se prépare. »

Jeanne revint traînant les filets remplis de poissons appétissants. Elles se mirent en train d'en préparer quelques-uns pour leur repas, et elles durent défendre leur pêche contre les albatros, qui semblaient assez disposés à ne pas se gêner, et se préparaient déjà à se servir généreusement à même le filet, qu'il fallut mettre en sûreté dans la caverne. La hardiesse de leurs amis, amusa un instant Jeanne et Gaétane, et cela leur permit d'oublier un peu leur tristesse et leur secrète appréhension, qu'elles n'osaient encore se communiquer. Le déjeuner fut assez gai ; les jeunes femmes essayaient de se tromper mutuellement sur la terrible vérité que chacune avait découverte, car Jeanne aussi savait, depuis quelques jours, quelle était la nature de l'île qu'elles habitaient.

CHAPITRE XXV.

LE MONT BERNARD.

On était au dix mai. Jeanne, occupée sur la plage à préparer le déjeuner, ne ressemblait plus à la Jeanne que nous avons vue quelques jours auparavant, cachant son inquiétude pour ne pas alarmer son amie et essayant de paraître gaie, lorsqu'elle avait la mort dans l'âme. Jeanne, aujourd'hui, ne peut plus cacher son angoisse, car l'angoisse se lit sur ses traits tirés et dans sa pâleur extrême aussi bien que dans sa nervosité, qu'elle ne sait pas maîtriser. Gaétane vient la rejoindre ; elle aussi porte dans toute sa personne les marques des jours de secrète terreur qu'elle a vécus. Les deux amies semblent redouter de se regarder ; cependant elles échangent un cordial bonjour et se témoignent la même amitié.

Ce matin-là l'appétit fait défaut aussi ; on mange du bout des dents, souvent des regards inquiets se tournent à la dérobée vers la montagne Bernard.

Tout à coup, un ronflement sourd arrive jusqu'à l'oreille des deux femmes.

— « Je le savais », se dirent-elles, répondant à l'interrogation muette de leurs yeux. « Nous ne pouvons plus habiter la grotte, que faire ? »

— « Ce n'est pas un vain signe que nos albatros fuyant notre île, depuis quelques jours. Le volcan est en ébullition, reprit Gaétane, qu'allons-nous faire ? »

— « Nous transporterons quelques effets au Roc de la Délivance et nous nous y établirons pour la nuit, afin de n'être pas surprises durant le sommeil par une irruption de la montagne Bernard. »

— « Vous avez raison, je crois, répondit Gaétane, il semble se préparer de nouveaux malheurs pour nous. »

Elles firent comme elles avaient dit, et elles firent fort bien, car la nuit suivante, alors qu'elles dormaient enveloppées de leurs couvertures, sur le rocher désert, elles furent éveillées par le bruit du volcan, qui était dans toute sa furie ; les laves bouillonnantes débordaient jusque sur la plage et une flamme gigantesque montait vers le ciel, qu'elle illuminait comme un grand feu d'artifice. Le spectacle était magnifique et terrible. Cela dura toute la nuit. Le lendemain tout rentra dans son aspect ordinaire, mais deux jours plus tard, il se produisit un affreux tremblement de terre, l'île entière fut secouée et sembla chanceler comme prête à s'effondrer dans l'Océan.

CHAPITRE XXVI.

LE RETOUR.

Roger et Paul revenaient à Némoville. Leurs recherches avaient été vaines, et ils éprouvaient le besoin de revoir leurs amis, qu'ils avaient quittés depuis assez longtemps.

Ils avaient sillonné le Pacifique, allant du nord au sud, sans trouver nulle part de trace du sous-marin contenant Gaétane et Jeanne.

Une nuit qu'ils naviguaient à la surface, ils passèrent au large d'une île volcanique, qui était en irruption. Le spectacle attira les deux amis, qui se rapprochèrent de l'île. Ils restèrent toute la nuit à contempler cette illumination gigantesque, puis, le lendemain, lorsque tout sembla être rentré dans l'ordre, ils eurent la pensée hardie d'aller explorer les abords de l'île mystérieuse, afin de voir si elle n'était pas habitée.

Ils s'approchèrent donc avec l'intention d'atterrir, si cela était possible. Au moment où ils cherchaient un endroit, où ils pourraient ancrer le sous-marin en sûreté, Roger leva les yeux et crut être le jouet de son imagination, en apercevant le drapeau qui flottait sur la grotte, et que les laves n'avaient pas atteint.

— « Paul ! Paul ! cria-t-il, vois donc ce drapeau. Qui aurait pu le planter ici, sinon Gaétane et Jeanne ! »

— « Nos bien-aimées ont sûrement habité cette île volcanique, répondit Paul, fasse le Ciel que nous n'arrivons pas trop tard pour les sauver. »

En proie à la joie et à la crainte en même temps, les deux amis débarquèrent sur la plage et se mirent à l'explorer en tous sens. Ils se mirent à appeler « Gaétane ! Jeanne ! » mais les deux femmes ne pouvaient les

entendre et comme le sous-marin n'avait pas abordé en vue du Rocher de la Délivrance, elles ne pouvaient voir ceux qui les cherchaient.

Les deux hommes entrèrent dans la grotte et en trouvant ainsi évidentes les preuves que celles qu'ils cherchaient avaient habité là, ils éprouvèrent un instant un véritable découragement, car ils crurent y voir aussi la preuve qu'elles avaient péri en essayant de fuir et qu'elles avaient été consumées vives par les laves bouillantes.

Qui saurait exprimer la douleur de ces hommes, devant la certitude d'un malheur si épouvantable !

Ils se laissèrent tomber sur la plage et pleurèrent, comme on pleure à vingt ans l'écroulement de son bonheur.

Le bon chien Turko, qui accompagnait son maître, donnait des signes de joie auxquels ni Roger ni Paul ne faisaient attention, dans l'état d'esprit où ils se trouvaient. Turko délassait ses jambes en gambadant sur la grève, et poussait de petits aboiements joyeux. Il revint vers ses maîtres et entra dans la grotte, d'où il ressortit bientôt en gambadant de joie et tenant dans sa gueule un mouchoir ayant appartenu à Gaétane. Il vint le déposer sur les genoux de Roger.

Celui-ci mit sa main sur la tête de son chien et dit en le caressant : « Brave animal ! »

Enfin, les deux amis se disposèrent à regagner leur bateau, mais le chien semblait ne pas vouloir les suivre, il s'arrêta sur la grève aboya obstinément, et lorsque Roger l'appela pour l'embarquer, l'animal s'enfuit vers la chaîne de roches qui conduisait au Rocher de la Délivrance. À ce moment, la marée était haute et on ne pouvait apercevoir que la tête des récifs, qui avait l'air d'écueils isolés, qu'il était impossible de franchir.

Les allures du chien finirent par inquiéter les voyageurs. « Que peut bien signifier ce manège de Turko ? » demanda Roger. « Les pauvres femmes affolées par le danger se sont peut-être enfuies de ce côté, et c'est leur piste que Turko flaire ; mais s'il en est ainsi, elles ont dû se noyer infailliblement. »

— « Faisons le tour du rocher », suggéra Paul.

Ils remontèrent dans leur embarcation et firent le tour du rocher en se tenant aussi près de terre que le permettait la prudence.

CHAPITRE XXVII.

UN CHACAL.

Jeanne et Gaétane sur le Rocher de la Délivrance, avaient passé une nuit d'émotion qui avait achevé de briser leurs forces et leur courage. Au moment où Roger et Paul les cherchaient sur l'île, étendues sur le rocher, après avoir pris un peu de nourriture, elles se reposaient. Elles n'entendirent pas le bruit du bateau, ni le bruit des paroles des deux hommes qui le montaient. Elles dormaient enfin, reprenant le sommeil qu'elles n'avaient pu goûter dans l'affreuse angoisse de cette nuit, et sans le flair de l'animal, le salut serait passé tout près d'elles, sans qu'elles le soupçonnassent.

Il était impossible d'atterrir sur le rocher à cause des nombreux écueils qui l'entouraient comme d'une ceinture infranchissable. Paul et Roger exploraient le rocher de la lunette marine, mais ne pouvaient apercevoir les deux femmes qui reposaient dans un repli du rocher. Ou contourna donc le récif sans soupçonner que celles que l'on cherchait étaient à une centaine de brasses de leurs sauveteurs.

Cependant, Paul et Roger, on le comprend, ne pouvaient se décider à s'éloigner de ce lieu où ils avaient la certitude que celles qu'ils cherchaient avaient habité.

— « Retournons à l'île », proposa Roger, « nous y passerons quelques jours, s'il le faut, et nous ne nous éloignerons que lorsque nous aurons la certitude que celles que nous cherchons n'existent plus. »

Ils retournèrent donc à l'île, et après avoir mis le bateau en sûreté pour la journée, ils débarquèrent et se mirent en frais de s'établir pour un temps indéterminé. Turko semblait heureux, comme jamais il ne l'avait été depuis

le départ des deux femmes, qu'il avait l'habitude de suivre et de poursuivre dans les étroits couloirs, qui servaient de rues à Némoville.

En touchant la terre, le chien retourna à la grotte et refit le chemin qui conduisait de là à la chaîne de roches. Les deux amis, qui l'observaient se dirent : « Il est évident qu'elles ont dû se sauver de ce côté. »

Et d'un commun accord, ils décidèrent d'attendre sur l'île, afin de voir si la mer ne renverrait pas les cadavres.

En attendant, ils voulurent refaire le tour de l'île, ils poussèrent même la témérité jusqu'à s'approcher de la montagne, chaude encore. Mais enfin convaincus de l'inutilité de leurs recherches, ils revinrent vers la plage et s'étendirent au soleil pour se reposer. La marée baissait ; bientôt les brisants se découvrirent. Turko ne semblait attendre que ce moment, il n'attendit même pas que l'eau se fut retirée ; levant subitement le nez en l'air, il poussa un hurlement joyeux et partit à la nage. Roger et Paul qui s'étaient endormis, furent bientôt sur pieds et suivirent des yeux le chien, qui nageait avec assurance, en luttant contre les vagues très fortes, qui l'éloignaient du rocher et semblaient vouloir l'avaler. Un moment il disparut dans une vague monstre, qui sembla l'attirer au fond du gouffre.

— « Turko est perdu, » dit Roger avec regret : « mais que sentait-il donc de ce côté ? »

De l'endroit où ils se trouvaient, Paul et son ami ne virent pas Turko atterrir de l'autre côté du rocher. Mais Turko était sauf. Cependant, le pauvre animal était si épuisé par la lutte qu'il venait de soutenir contre les flots et si meurtri par les aspérités des récifs, qui avaient déchiré ses flancs, qu'il poussa un long hurlement plaintif et se laissa tomber sur le rocher. Pendant quelques instants, il gémit ainsi, incapable de se remuer.

Jeanne et Gaétane entendirent cette plainte, et affolées à l'idée que quelque animal dangereux se trouvait sur le rocher où elles avaient cherché secours, elles se mirent à trembler. Il ne fallait pas songer à cette heure à regagner l'île, que d'ailleurs elles redoutaient terriblement depuis les événements de la nuit ; la mer recouvrait encore les brisants, qui étaient le seul chemin pour s'échapper du rocher dangereux. Cette fois, elles se dirent que c'était la mort qui les guettait, et elles se recommandèrent à Dieu, qui avait voulu ces épreuves.

CHAPITRE XXVIII.

L'ATTENTE.

Paul et Roger après le départ du chien, qu'ils regardèrent comme un nouveau malheur, ne savaient plus que faire. L'inaction leur pesait et cependant ils ne pouvaient rien faire, qu'attendre que la mer leur envoyât les cadavres de celles qu'ils avaient aimées. Et pendant qu'ils se désespéraient, la mer se retirait et découvrait les récifs qui les séparaient de Jeanne et de Gaétane.

Après une assez longue attente, ils entendirent un hurlement venant du rocher, où ils n'avaient pu atterrir : « Turko est sauvé, » dit Roger avec joie ; « mais puisque le fidèle animal ne revient pas c'est qu'il est blessé, son plaintif hurlement le dit assez. Je vais voir où il se trouve. » Paul protesta, mais ce fut en vain, Roger se dirigea vers la chaîne de roches et constata qu'il était possible de la franchir à pieds, non sans de grands dangers, certes, mais il lui importait peu de risquer sa vie, maintenant que celle qui en faisait tout le charme n'existait plus pour lui.

Il s'engagea sur la chaîne de roches, en ayant de l'eau jusque sous les bras. Paul s'engagea à sa suite, et après une lutte terrible contre ces flots, ils purent atterrir sur le rocher. Turko se dressa sur ses pattes, dont l'une ne pouvait le porter, et accueillit son maître par des aboiements joyeux. Levant le nez, il se mit encore à pousser de petits cris entrecoupés de caresses qu'il prodiguait à son maître, en essayant de se traîner du côté où se trouvaient les deux femmes, plus mortes que vives aux sons de ces aboiements qu'elles prenaient pour ceux d'un chacal ou autre animal méchant.

Roger s'arrêta à panser la patte de Turko, et pendant ce temps, Paul s'aventura seul sur le rocher plat. En le voyant prendre cette direction le

chien donna de tels signes de joie, que Roger en fit la remarque à son ami. Paul venait d'atteindre le sommet du rocher sa taille se découpait sur le ciel, comme une statue de l'espérance. À ce moment, Jeanne se tournait de ce côté et aperçut son mari, dressé sur cette base de roc, à deux cents pas d'elle à peine. Elle poussa un cri perçant : « Paul ! » et partit en courant de ce côté.

Paul l'entendit et l'aperçut aussi. Il alla au-devant d'elle, et un instant plus tard, les deux époux tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Gaétane avait suivi son amie, et Roger, qui avait entendu le cri de Jeanne et reconnu sa voix, accourrait aussi. Il reçut Gaétane dans ses bras.

On attendit que la marée se fût complètement retirée pour retourner à l'île, qui était le seul moyen de regagner le sous-marin, qui attendait en sûreté, dans une échancrure de l'île. En attendant, est-il besoin de dire que les quatre personnages ne manquèrent pas de verve et de gaieté. Ils ne cessaient de se répéter les pensées d'angoisse qui les avaient assaillis, durant cette cruelle séparation, qu'ils avaient cru sans retour.

Aussitôt que l'état de la marée le permit on regagna l'île, sans oublier d'y transporter Turko, qui méritait bien ce service, après celui qu'il avait rendu, par son flair et son courage.

On ne voulut pas attendre jusqu'au lendemain pour quitter ces parages dangereux. On s'embarqua immédiatement, et l'on se dirigea vers Némoville.

On y arriva deux jours plus tard. Roger fut surpris de trouver la ville flottant à la surface, ce qui n'était pas habituel. Mais il eut l'explication de ce mystère immédiatement, après que l'on eût échangé les compliments de bienvenue, et que la joie des Némovilliens se fût donné libre cours, à la vue des deux femmes, qu'on avait cru perdues à jamais. Némoville était dans un état dangereux, il avait besoin de grandes réparations, et le curé avait jugé prudent, en attendant le retour du gouverneur, de faire monter la ville à la surface de la mer.

Le lendemain, le premier soin de Roger fut de visiter tous les sous-marins qui composaient la ville, et de se rendre compte de leur état. Accompagné de Paul, il put constater que la ville avait besoin d'être à peu près rebâtie. Les deux amis se concertèrent, puis ils décidèrent de convoquer une

assemblée des principaux habitants de Némoville. Le soir, on se réunit chez le gouverneur. Il exposa la situation et demanda aux assistants s'ils désiraient continuer la vie sous les eaux ou s'ils préféreraient aller reprendre leur existence au soleil, sur la terre.

Roger attendit avec anxiété la décision de ses amis. Après quelque discussion, où l'on émit des raisons pour et contre, la majorité des habitants décida de retourner sur la terre.

Roger cacha sa tristesse de cette décision, parce qu'il vit que Gaétane, qui assistait à l'assemblée, comme toutes les autres femmes de Némoville, que Gaétane avait paru heureuse de cette perspective. Roger prit alors la résolution de faire célébrer son mariage à bord du « Nautilus », puis, après, de faire couler le sous-marin, et avec lui toute la ville.

Le lendemain, il partit avec Paul et revint quelques jours plus tard, porté par un paquebot qui s'arrêta près du « Nautilus ».

On avait paré le sous-marin pour la fête du mariage, l'intérieur ressemblait à une serre, et l'on avait arboré le drapeau de la ville.

L'abbé Bernard bénit le mariage, dans le salon du « Nautilus » ; puis tous les habitants de Némoville s'embarquèrent à bord du paquebot, et, du pont du navire, ils assistèrent à un spectacle étrange et magnifique. Par un mécanisme qu'avait préparé Paul, une trappe s'ouvrait au fond de chaque sous-marin et l'eau, s'engouffrant, Némoville doucement se mit à couler sous les eaux.

Quand l'océan se fut refermé sur la ville, Gaétane regarda son mari et vit qu'il y avait des larmes dans ses yeux.

— « Vous pleurez ? » dit-elle surprise.

— « C'est la fin d'un rêve, répondit-il, mais j'en vivrai un autre plus durable et plus doux auprès de vous. »

— « Et je ne serai plus jalouse de Némoville. »

Quelques instants plus tard, le paquebot filait, emportant vers des destinées nouvelles les habitants de la ville engloutie.

CHAPITRE XXIX.

OUÛ L'ON REVOIT LES PERSONNAGES QUI NOUS ONT INTERESSÉS.

Quatre années ont passé depuis l'heure solennelle et émouvante, où Roger a vu couler, par son ordre, la ville où il avait vécu quelques pages de sa vie.

Sur une terrasse une jeune femme se promène, par un beau soir d'été. Elle regarde souvent du côté de la route et semble impatiente d'y voir surgir ceux qu'elle attend.

Un bambin de trois ans est auprès d'elle, et s'écrie tout à coup, en battant des mains : « Voilà papa et monsieur l'abbé. »

À la barrière du jardin, en effet, deux hommes descendent de voiture ; l'un est Roger et l'autre l'ancien curé de Némoville.

Comme on le voit, l'amitié avait survécu à la ville engloutie, et en revenant habiter sur la terre, Roger n'avait pas voulu se séparer de tous les habitants de la ville sous-marine.

Après avoir embrassé sa femme et son fils, Roger dit à Gaétane :

— « Jeanne et Paul nous suivent, ils seront ici dans quelques minutes. »

Ces paroles prouvent que Roger et Paul étaient restés de bons amis. Ils étaient aussi de bons voisins ; leurs propriétés se touchaient, et l'abbé allait de l'un à l'autre, comme un frère aîné ; pour le fils de Gaétane et la fille de Jeanne, il jouait le rôle de l'aïeul.

FIN

Note de l'auteur : Je considérerais ce travail incomplet si je ne reproduisais ici la chanson nautique de Paul Lamontagne : « Vogue, frêle nacelle, etc. »

Vogue, frêle nacelle

Paroles et musique de M^{ME} A. B. LACERTE

♩ = 160

INT.

COUPLETS

1. Vo - gue, frê - le na - cel - le, Vo - gue
 2. Vo - gue, frê - le na - cel - le, Vo - gue
 3. Vo - gue, frê - le na - cel - le, Vo - gue

sur les flots bleus,
 sur les flots bleus,
 sur les flots bleus,

Ra - mè - ne - moi vers
 La mer est calme et
 Près du foy - er fi -

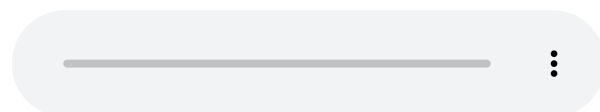
cel - le Qui sait me rendre heu - reux.
 bel - le, Le so - leil ra - di - eux.
 dè - le, M'at - tends Jeanne aux doux yeux.

REFRAIN

Vo - gue, vo - gue, frê - le na - cel - le,

2

Vo - gue, vo - gue sur les flots bleus.



À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Viticulum
- Vigno
- Mini1300
- Acélan
- Barsetti46
- JLTB34
- Consulnico
- Fdaveau
- Bradype
- Coyau
- Thibaut120094
- Ernest-Mtl

- Toto256
- CetaGM
- Reptilien.19831209BE1
- TptBot
- Cantons-de-l'Est
- LeDeuxiemeTexte

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)